

LES ENJEUX DU RÉALISME NORMATIF DE THOMAS NAGEL¹

Stélios Virvidakis

Université nationale et capodistrienne d'Athènes

On ne peut pas déplacer le normatif par le
psychologique

(*The Last Word*, p.108)

La caractéristique de la raison est qu'elle nous
connecte directement à la vérité

(*Esprit et Cosmos*, p. 68)

1. Notes préliminaires

Si l'on veut apprécier correctement la contribution de Thomas Nagel aux débats métaéthiques contemporains, il importe de repérer les constantes de sa pensée concernant les valeurs et les normes, à partir de son premier livre, *The Possibility of Altruism*, jusqu'à la grande synthèse de son ouvrage majeur *The Point of View of Nowhere* et le développement de ses thèses les plus récentes dans *Mind and Cosmos*². On pourrait ainsi étudier la formation et l'évolution de son réalisme normatif qui a ouvert la voie pour une nouvelle défense des positions réalistes en philosophie morale. Dans ce qui suit je vais me concentrer sur son approche générale et les arguments qui la soutiennent, afin de la placer dans le contexte actuel d'un courant de pensée rationaliste et non naturaliste et

¹ Je voudrais remercier mes collègues et amis Michalis Filippou, Pavlos Kalligas, Vasso Kindi et Chrysostomos Mantzavinos, aussi bien que mes étudiants du séminaire de métaéthique à l'Université d'Athènes pour des discussions sur plusieurs aspects de la philosophie de Nagel. J'aimerais exprimer ma reconnaissance à Chrysostomos pour ses remarques critiques et à Anastasia Carastathi pour sa contribution substantielle aux corrections et à la révision du texte.

² Je vais me référer aux textes de Nagel en employant les abréviations suivantes : *The Possibility of Altruism*, Princeton, Princeton University Press, 1970: *PA*, *Mortal Questions*, Cambridge, CUP, 1979 [*Questions mortelles*, trad. fr. P. Engel et C. Tiercelin, Paris, PUF, 1983]: *QM*, «The Limits of Objectivity», in S. McMurrin (dir.), *The Tanner Lectures on Human Values*, Salt lake City, University of Utah Press, 1980: *LO*, *The View from Nowhere*, Oxford and New York, OUP, 1986 [*Le point de vue de nulle part*, trad. fr. S. Kronlund, Combas, Éditions de l'éclat, 1993]: *PVNP*, «The Foundations of Impartiality», in D. Seanor et N. Fotion (dir.), *Hare and Critics. Essays on Moral Thinking*, (with comments by R.M. Hare), Oxford, Clarendon Press, 1988, p. 101-112: *FI*, *What Does It All Mean: A Very Short Introduction to Philosophy*, Oxford and New York, OUP, 1987 [*Qu'est-ce que tout cela veut dire ?*, trad. R. Ogien, Combas, Éditions de l'éclat, 1993]: *QTCVD*, *Equality and Partiality*, New York and Oxford, OUP, 1991 [*Égalité et partialité*, trad. C. Beauvillard, Paris, PUF, 1994]: *EP*, « Universality and the Reflective Self », in C. Korsgaard, *The Sources of Normativity*, Cambridge, CUP, 1996, p. 200-9: *URS*, *The Last Word*, Oxford and New York, OUP, 1997: *LW*, *Concealment and Exposure and Other Essays*, Oxford and New York, OUP, 2002: *CE*, *Secular Philosophy and the Religious Temperament, Essays 2002-2008*, Oxford and New York, OUP, 2010: *SPRT*, *Mind and Cosmos: Why the Materialist Neo-Darwinian Conception of Nature Is Almost Certainly False*, Oxford, OUP, 2012 [*Esprit et Cosmos*, trad. F. Loth et D. Berlioz à paraître]: *EC*. Si il n'en existe pas de traduction française publiée, je traduis moi-même les passages cités.

de mettre en évidence son originalité et sa fécondité, aussi bien que ses limites. Malgré leur méfiance à l'égard de tout engagement métaphysique, la plupart des représentants de ce courant, semblent s'orienter vers un nouveau platonisme, plus ou moins modéré. Je tâcherai donc d'examiner certaines tensions qui caractérisent la métaéthique de Nagel, aussi bien que la plupart des modèles analogues combinant le rationalisme avec le réalisme des normes et des valeurs.

Avant de procéder à l'examen des idées principales qui étayent sa conception de la normativité morale, nous devons esquisser brièvement les composantes de la thématique du réalisme qui se trouve au centre des débats actuels. En fait, les positions de Nagel peuvent être interprétées comme des réponses plus ou moins convaincantes aux défis particuliers d'une variété d'adversaires antiréalistes, et notamment constructivistes, subjectivistes et relativistes.

2. La controverse du réalisme moral : Points de repère

La complexité du terrain de la métaéthique aujourd'hui ne permet pas une description compréhensive de toutes les variantes avancées par les partisans des formes diverses de réalisme et d'antiréalisme ou irréalisme. Il est également difficile de suivre en détail l'argumentation déployée afin de les soutenir. Cependant, si l'on remonte au début de la controverse sur le réalisme moral, dans les années 80, on pourrait résumer les thèses réalistes par l'ensemble (R) des énoncés suivants :

- (1) Les jugements moraux peuvent être littéralement vrais ou faux.
- (2) Certains jugements moraux sont littéralement vrais.
- (3) Il existe une réalité morale indépendante en vertu de laquelle les jugements moraux vrais sont vrais.
- (4) Nous pouvons connaître et nous connaissons en effet la vérité de certains jugements moraux³.

³ Cf. G. Thomas, *An Introduction to Ethics*, London: Duckworth, 1993, p.116. Pour d'autres définitions et analyses du réalisme en métaéthique, voir G. Sayre-McCord (dir.), *Essays on Moral Realism*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1988, S. Virvidakis, *La robustesse du bien: Essai sur le réalisme moral*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, 1996, chap.2, P. Railton, "Moral Realism: Prospects and Problems", in W. Sinnott-Armstrong et M. Timmons (dir.) *Moral Knowledge?: New Readings in Moral Epistemology*, Oxford and New York: OUP, 1996, p. 49-81, R. Ogien (dir.), *Le réalisme moral*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, A. Miller, *An Introduction to Contemporary Metaethics*, Cambridge, Polity Press, 2003, R. Shafer-Landau, *Moral Realism: A Defence*, Oxford, Clarendon Press, 2003, et parmi les approches et les tentatives de défense les plus récentes, D. Enoch, *Taking Morality Seriously: A Defense of Robust Realism*, Oxford, OUP, 2011 et M. Christman, *What Is This Thing Called Metaethics?*, London and New York, Routledge, 2017.

Cette formulation met en lumière l'opération des trois niveaux d'analyse. L'énoncé (3) indique le besoin d'une élaboration ontologique d'une dimension réelle, indépendante par rapport à notre esprit, tandis que les énoncés (1) et (2) renvoient au niveau sémantique et (4) à celui épistémologique. Les termes techniques que l'on emploie souvent pour mieux caractériser les positions articulées aux niveaux différents sont le *descriptivisme* et le *cognitivism* pour (1) et (2), le *cognitivism* aussi pour (4), tandis que le terme *réalisme*, proprement dit, devrait être réservé pour la conception métaphysique et même ontologique, impliquée par (3). Les jugements moraux sont censés être aptes à posséder des valeurs de vérité dans la mesure où ils correspondent à des croyances décrivant des faits ; par ce biais, ils rendent possible la connaissance d'entités, de propriétés ou de relations réelles faisant partie de l'« ameublement » du monde.

En tout cas, on constate que c'est le concept de vérité ("littérale") qui assure la continuité entre les divers aspects de la doctrine réaliste (R). On est donc obligé de s'interroger sur le concept de vérité que l'on va appliquer dans le domaine du discours moral, aussi bien que sur la notion d'indépendance par rapport aux sujets humains qu'il faudrait adopter.

Les choses se compliquent par des questions concernant le niveau d'analyse que l'on caractériserait de *psychologique*, relevant de la philosophie de l'esprit et de l'action. Ces questions appellent à l'examen du pouvoir motivationnel des jugements moraux, c'est à dire de leur relation à la volonté et à l'agir. Suivant l'approche *internaliste*, cette relation est conçue comme interne et nécessaire – ce qui n'est pas le cas selon l'analyse *externaliste* ; or, d'après la conception dominante du *cognitivism*, il est difficile d'accepter un tel lien entre les croyances et la volonté ou l'action.

Il semblerait donc que l'*objectivité* apparente de ces jugements, que les philosophes réalistes cherchent à établir par le biais de leur référence à des faits découverts, plutôt qu'inventés, projetés ou construits, n'est pas compatible avec leur fonction *pratique*. Peut-être faudrait-il reconnaître qu'il ne s'agit pas de l'affirmation de vraies croyances, mais de l'expression de désirs ou d'attitudes, en d'autres termes, d'états mentaux affectifs et conatifs qui ne se prêtent pas à l'attribution de valeurs de vérité⁴. Une telle interprétation

⁴ Pour une discussion détaillée du conflit entre l'exigence d'*objectivité* et la contrainte du *caractère pratique* des jugements moraux, si l'on accepte la théorie classique de la motivation proposée par Hume, voir M. Smith, *The Moral Problem*, Princeton, Princeton University Press, 1994. Voir aussi Virvidakis, *op.cit.*, p. 128-130. Ce n'est pas évident que l'on puisse défendre une doctrine réaliste, en soutenant l'ensemble des thèses suivantes: 1) Les jugements moraux expriment des croyances; 2) Les jugements moraux ont un rapport nécessaire à la volonté: c'est-à-dire à la motivation; 3) La motivation implique la possession, *inter alia*, de

du statut des énoncés moraux entraînerait l'abandon des positions réalistes en faveur de quelque forme de *non-cognitivism*, *expressivism* ou *émotivism*, que l'on fait souvent remonter à Hume⁵.

Quoi qu'il en soit, les interprétations diverses des concepts de base de vérité, aussi bien que de faits et d'éléments constituant la dimension morale, déterminent les traits particuliers de diverses formes de réalisme. On pourrait ainsi parler d'« écoles » et de « modèles » de réalisme, selon leurs directives épistémologiques et méthodologiques, ou leurs implications métaphysiques, mais aussi selon la force et la portée de leurs positions centrales.

Sans entrer dans les détails des théories, qui de nos jours prennent une allure de plus en plus scolastique, nous devons tenir compte de certaines différenciations principales dans le camp réaliste, afin de suivre le chemin frayé par Nagel. On est appelé à choisir entre, d'une part, des variantes d'un courant *naturaliste*, qui évoque le parallèle du réalisme en philosophie des sciences et en philosophie de l'esprit, et se présente sous des formes *réductionnistes* et *non réductionnistes*, et de l'autre, des conceptions plus ou moins *non naturalistes* qui se rattachent jusqu'à un certain point à l'*intuitionnisme* de G. E. Moore, de David Ross et de H. A. Prichard. Les philosophes d'allégeance plutôt empiriste s'approprient souvent des idées de sens ou de sensibilité morale et emploient l'analogie entre propriétés morales et qualités secondes, telles les couleurs. Les partisans du rationalisme antirealiste en métaéthique endossent des versions *constructivistes* d'inspiration kantienne, tandis que ceux qui soutiennent des hypothèses réalistes invoquent l'héritage du platonisme, en essayant toutefois de le débarrasser de toute extravagance métaphysique. Le réalisme en philosophie des mathématiques offre ici des ressources pour la spécification des modèles ontologiques et épistémologiques concernant les normes et les valeurs morales⁶.

désirs appropriés. (*Ibid.* p.129) Si l'affirmation (*internaliste*) d'un lien nécessaire entre les jugements moraux et la volonté implique leur réduction à l'expression de désirs, on ne peut pas aspirer à établir l'existence des faits moraux indépendants qui seraient l'objet des croyances. Si, d'autre part, on insiste sur la fonction descriptive des énoncés moraux qui sont supposés exprimer des croyances, on doit pouvoir expliquer de façon convaincante la provenance et l'efficacité de leur force motivationnelle.

⁵ On rejeterait alors (1) et *a fortiori* (2) (3) et (4). Virvidakis, *op.cit.*, p. 28- 31, 71-76.

⁶ Pour une tentative d'évaluation de cet ensemble de tendances et positions alternatives, voir Virvidakis, *op.cit.*, chap. 3-5. Voir aussi S. Virvidakis, *Η υπό της ηθικής πραγματικότητας [I ifi tis ithikis pragmatikotitas - Le tissu de la réalité morale]*, Athènes, Leader Books, 2009 [édition grecque, revue et augmentée de *La robustesse du bien, op.cit.*] pour une analyse détaillée de l'élaboration de nouvelles positions hybrides, visant souvent à la modération du réalisme moral.

Cette description sommaire est trop schématique pour rendre justice aux nuances des positions esquissées et n'aspire pas à servir de vrai guide pour les développements actuels. Cependant, elle met en relief les composantes du cadre dans lequel se place la variante nagélienne, exemple saillant du cognitivisme rationaliste en métaéthique. Les caractéristiques principales de l'approche de Nagel témoignent de ce que j'ai présenté ailleurs comme des « stratégies de modération » du réalisme moral. Sa démarche argumentative se dirige vers l'exploration du parallèle entre les mathématiques et l'éthique⁷.

3. L'itinéraire philosophique de Nagel et l'évolution de son réalisme normatif

La pensée de Nagel occupe une place centrale dans des discussions actuelles qui portent sur l'épistémologie, la métaphysique, la philosophie de l'esprit, la philosophie morale et politique et on aurait besoin d'une monographie exhaustive afin de décrire ses positions et ses arguments dans tous ces domaines. Ici nous allons nous contenter d'un résumé sélectif concernant les concepts, les thèses et les arguments directement ou indirectement liés à son réalisme normatif et à la problématique métaéthique qu'il développe. Nous allons voir que cette problématique s'ajuste à l'orientation centrale de son projet philosophique.

3.1 La défense des raisons d'agir altruistes et la mise en cause de l'orthodoxie humienne en théorie de la motivation

Le point de départ de la réflexion de Nagel se situe dans le domaine de la philosophie pratique. Ses thèses de B. Phil. à Oxford et de doctorat à Harvard forment la base de sa première publication majeure sur la possibilité de l'altruisme (*PA*). En effet, c'est par le biais de l'élaboration de ses arguments contre le scepticisme moral et contre l'égoïsme qu'il introduit la distinction cruciale entre deux espèces de raisons d'agir, « subjectives » et « objectives », qui sera substituée par la distinction entre raisons « relatives à l'agent » et raisons « neutres par rapport à l'agent⁸ ».

⁷ Pour des arguments en faveur de la modération des positions réalistes et pour une esquisse des stratégies diverses visant à une telle modération, voir S. Virvidakis, « Stratégies de modération du réalisme moral », in Ogien, *op.cit.*, p. 420-56. Pour une première discussion des positions de Nagel et d'autres représentants du rationalisme réaliste, voir Virvidakis, *La robustesse du bien, op.cit.*, chap. 5.

⁸ Ces termes sont empruntés à Derek Parfit et à ses analyses dans son *Reasons and Persons* (1973). Voir Nagel *PVNP*, p. 183 et notre discussion qui suit.

Ce qui peut de prime abord paraître étrange est le fait qu'au début du *The Possibility of Altruism* nous sommes appelés à concevoir l'éthique « comme une branche de la psychologie ». Cependant, on comprend bientôt que la recherche dans laquelle on va s'engager afin de dévoiler « les fondements ou la base motivationnelle ultime » de l'action régie par des principes moraux n'est pas de nature empirique⁹. Dans la mesure où il s'agit de mettre en lumière des conditions nécessaires pour l'exercice de la raison pratique on aura recours à une réflexion de caractère *a priori*.

La stratégie argumentative transcendantale adoptée par Nagel vise à démontrer que tout raisonnement pratique, même quand il se base sur des raisons d'agir prudentielles et subjectives, présuppose la capacité de l'agent de se regarder soi-même d'un point de vue objectif et impersonnel. Ce point de vue l'oblige d'abord à se concevoir comme une personne possédant une identité unifiée et persistant dans le temps et dont certaines raisons d'agir dans le présent sont aussi valides dans l'avenir, considérées comme des raisons non simplement datées à un certain moment, mais intemporelles. Cette perspective lui impose également de se reconnaître soi-même comme une personne parmi d'autres. L'adoption du point de vue objectif, impersonnel et intemporel lui permet d'éviter sa *dissociation* par rapport à son moi étendu dans le temps, et aussi par rapport à autrui, ce qui constituerait l'équivalent d'un *solipsisme* de fait. Ainsi, la reconnaissance objective de la réalité persistante du moi explique la fonction des raisons prudentielles qui se réfèrent à l'avenir, tandis que la reconnaissance objective de la réalité d'autrui révèle les fondements des raisons morales et établit la possibilité de l'altruisme¹⁰. Comme le dit Nagel, en soulignant la portée universelle des principes qui nous relient en tant qu'êtres rationnels :

« Pour éviter la dissociation il faut accepter des principes pratiques universaux, qui s'appliquent uniformément à tous et que l'on peut formuler dans des termes impersonnels, de façon que l'on puisse aboutir à une conclusion vraie concernant ce que les personnes impliquées dans cette situation devraient faire, ou ont raison de faire, sans savoir quelle est leur propre place dans cette situation, ou, en fait, si elles ont une place quelconque dans cette situation¹¹. »

Ce type de réflexion plutôt formel, postulant une correspondance entre raisons subjectives et raisons objectives, fournit les éléments de base qui expliquent l'émergence de la normativité morale. Néanmoins, on peut toujours se demander si la découverte des

⁹ *PA*, p. 3-6.

¹⁰ *Ibid.*, chapitres 8- 11.

¹¹ *Ibid.*, p. 108.

raisons d'agir, qui dépassent la perspective personnelle d'un agent isolé et enfermé en soi, suffit par elle-même pour rendre compte de la motivation, sans l'appui d'un désir antérieur considéré comme la source ultime de son action. Pour un philosophe internaliste rejetant le réalisme, il semblerait plus plausible de supposer que toutes ces raisons découlent de désirs : Elles ne représenteraient pas de faits indépendants par rapport au dispositif affectif ou émotionnel du sujet de l'action, quoiqu'elles parussent sanctionnées du point de vue objectif.

Nagel serait un des premiers réalistes optant pour une inversion de la psychologie morale humienne. Au lieu de subordonner les croyances impliquées dans l'action aux désirs et de leur refuser toute efficacité pratique, il leur accorde un rôle prépondérant. Suivant son analyse, qui sera plus tard endossée par plusieurs rationalistes de tendance réaliste, les croyances qui se réfèrent aux raisons reconnues et validées en tant qu'objectives sont censées pouvoir engendrer des désirs et motiver l'action¹². En effet, on pourrait établir une distinction entre des raisons *motivantes* et des raisons *normatives*, qui peuvent éventuellement nous motiver, si nous parvenons à un niveau supérieur de rationalité où la dimension normative exerce son influence sur la volonté et dirige effectivement l'action de façon appropriée¹³. La position de Nagel s'inscrit ainsi dans la perspective d'un internalisme cognitiviste qui ne met pas le réalisme en doute¹⁴.

¹² Voir par exemple, D. Parfit, *On What Matters*, vol.2, Oxford, OUP, 2011, p. 381. Voir aussi J. McDowell, «Are Moral Requirements Hypothetical Imperatives?», in J. McDowell, *Mind, Value and Reality*, Cambridge and London, CUP, 1998, p.77-94, 79. Sur les problèmes de plusieurs variantes de la théorie humienne de la motivation, voir M. Barry, « Humean Theories of Motivation », in R. Shafer-Landau (dir.), *Oxford Studies in Metaethics*, vol.5, Oxford et New York, OUP, 2010, p. 195-224.

¹³ Sur l'importance de cette distinction, voir K. de Lazari-Radek et P. Singer, *The Point of View of the Universe. Sidgwick and Contemporary Ethics*, Oxford, OUP, 2014, p. 54-5 et K. de Lazari-Radek et P. Singer, «Parfit on Objectivity and the "Profoundest Problem of Ethics"», in P. Singer (dir.), *Does Anything Really Matter? Essays on Parfit on Objectivity*, Oxford: OUP, 2017, p. 279-296, 292-4.

¹⁴ Une solution du problème de la motivation qui se base sur l'alternative *externaliste* va d'habitude de pair avec les versions de réalisme moral naturaliste, comme le modèle élaboré par l'école réaliste de Cornell et développé dans les ouvrages de Richard Boyd et de David Brink. (Cf. Virvidakis, *La robustesse du bien*, *op.cit.*, chapitre 3). Sur les relations entre *raisons motivantes* et *raisons normatives*, voir Smith, *op.cit.*, *passim*. Pour une analyse alternative inspirée par les idées de John McDowell, voir aussi S. Virvidakis, « Émotions et raisons d'agir normatives », in O. Svec & C. Mihali (dir.), *Philosophie de l'action*, Cluj: Idea Design & Print, Editura, 2005, p. 243-257. En ce qui concerne l'attribution d'une forme d'internalisme cognitiviste à Kant, qui, jusqu'à un certain point, sert de modèle à Nagel, voir l'interprétation divergente proposée par C. Sargentis, dans son « Moral Motivation in Kant », *Kant Studies on Line*, 2012, p. 93-121.

3.2. Les tensions insolubles entre les points de vue subjectif/personnel et objectif/impersonnel et la configuration du domaine des valeurs

La recherche des fondements de l'altruisme peut être considérée comme la première étape d'un projet philosophique ambitieux, dont la fécondité est attestée dans plusieurs domaines. L'article « Subjectif et Objectif »¹⁵ décrit la forme générale de leur opposition et leurs prétentions respectives à la priorité. Selon Nagel, on devrait se concentrer sur cette opposition et ses implications, afin de mieux élucider, voire résoudre, des problèmes traditionnels en métaphysique et en éthique. Les exemples qu'il en donne sont le sens de la vie, la liberté de la volonté, les relations entre l'esprit et le corps, le conflit entre ce qui est moralement juste et ce qui est moralement erroné, soit selon des critères conséquentialistes, soit selon des critères centrés sur l'agent, en vue de sauvegarder les intérêts personnels de l'individu et de respecter des contraintes déontologiques concernant l'action¹⁶.

Son approche s'applique à des questions non abordées auparavant par des philosophes analytiques, comme la mort, l'absurde, la perversion sexuelle, la guerre et le massacre, explorant souvent une thématique familière aux lecteurs de Sartre et de Camus. Les essais de cette période aboutissent à des conclusions et à des suggestions originales. Nagel parvient à montrer que plusieurs difficultés incontournables de l'éthique appliquée, aussi bien que les impasses de la réflexion sur l'existence, résultent de la confrontation des deux perspectives. Il s'agit d'une confrontation inévitable pour la conscience de sujets capables de se regarder à la fois de *l'intérieur* et de *l'extérieur* - et même *sub specie aeternitatis*¹⁷.

Parmi les textes qui présentent un intérêt métaéthique on devrait prêter attention à « La fragmentation de la valeur » et à « Ethique sans biologie »¹⁸. Nagel constate que l'on est confronté à un univers de valeurs irréductibles les unes aux autres. Il distingue cinq espèces de valeurs qui peuvent entrer en conflit – à part celles qui se limitent à l'intérêt personnel. Elles sont liées : a) à des obligations spéciales émanant de relations personnelles du sujet avec des personnes et des institutions ; b) à des contraintes générales concernant l'action qui dérivent des droits ; c) à l'utilité dans le sens des effets positifs des actions sur le bien-être de tous; d) à des fins perfectionnistes qui impliquent

¹⁵ Voir *QM*, p.226-245.

¹⁶ *Ibid.*, p. 233.

¹⁷ *Ibid.* p. 236.

¹⁸ *Ibid.* p. 151-173.

la réalisation de diverses valeurs intrinsèques, épistémiques, théoriques, artistiques ; e) à des engagements dépendant de nos propres choix eu égard à des tâches ou des projets personnels. Il importe de reconnaître la réalité de toutes ces valeurs, qui diffèrent selon la priorité accordée aux effets des actions, ou au contraire, selon des devoirs de l'agent envers lui-même ou envers autrui. Même les valeurs dont la source est subjective peuvent être reconnues d'un point de vue impersonnel.

Il s'avère que, malgré les tentatives des théoriciens de l'éthique normative d'ordonner ces valeurs d'une manière raisonnée, à l'aide de principes, on ne peut pas résoudre les conflits qui résultent de leur confrontation. Cependant, Nagel n'accepte pas le scepticisme ou le relativisme qui sont souvent adoptés à cause de l'échec de l'élaboration philosophique et de la coordination exacte des normes dirigeant l'action. Il insiste sur le besoin de continuer l'effort pour aboutir à un consensus, au moins quant à l'importance des problèmes auxquels on est obligé à faire face et qui concernent la systématisation (même partielle) de la réflexion pratique pouvant conduire à des prises de position justifiées. Il remarque que l'on pourrait aussi se fier jusqu'à un certain point au jugement qui porte sur les circonstances, selon les directives de la sagesse pratique d'Aristote¹⁹.

La méthode que l'on devrait adopter en éthique s'ajusterait alors à la complexité du domaine. Nagel semble renvoyer à des idées intuitionnistes remontant à David Ross²⁰, mais il est sans doute influencé aussi par l'héritage rawlsien. La meilleure coordination des deux perspectives, qui requiert la satisfaction des demandes impersonnelles et le respect des contraintes personnelles à la fois, présuppose une recherche de l'équilibre réfléchi entre nos croyances concernant les valeurs et nos diverses raisons d'agir²¹. En plus, c'est la conception de l'autonomie de la théorie morale développée par Rawls que l'on retrouve chez Nagel, quand il explique pourquoi il ne faudrait pas tenter de fonder l'éthique sur la biologie et se contente d'un raisonnement critique qui porte sur nos

¹⁹ *Ibid.*, p. 159.

²⁰ *Ibid.*, p. 161.

²¹ Pour une discussion critique de la méthode de *l'équilibre réfléchi* élaborée par Rawls, voir S. Virvidakis « Reflective Equilibrium », in J. Wright (dir.), *International Encyclopedia of the Social and Behavioral Sciences*, 2^{ème} éd., vol. 20, Oxford, Elsevier, 2015, p. 77-91. Nagel ne semble pas endosser son adoption de manière explicite, comme le font Ronald Dworkin et Thomas Scanlon, qui la présentent comme compatible avec le réalisme. C'est pourquoi son cognitivisme semble de prime abord l'incliner vers un *fondationnalisme intuitionniste*. En tout cas, je crois que ses investigations ultérieures se prêtent à une forme de *cohérentisme* que l'on peut détecter déjà dans « La fragmentation de la valeur », *op. cit.* Voir aussi plus bas, p. 99 et note 113.

croyances normatives et nos manières d’agir préréflexives. Ainsi, quoiqu’il se réfère à des analogies entre l’éthique et les sciences empiriques, en vue d’un progrès dans le développement de la connaissance morale, il persiste dans l’approche rationaliste et plus ou moins *a priori* amorcée dans *The Possibility of Altruism*²². Sa pensée vise toujours à comprendre comment on pourrait « combiner le point de vue d’une personne particulière à l’intérieur du monde avec une vue objective de ce même monde susceptible d’inclure la personne et son point de vue subjectif »²³. Et c’est par la raison et non par les sens que l’on espère atteindre des niveaux d’objectivité plus élevés, en s’orientant vers le « point de vue de nulle part »²⁴.

3.3. La réalité des valeurs dévoilée du point de vue de nulle part. Comment devrait-on concevoir la dimension explorée par la raison pratique ?

En effet, Nagel ne tarde pas à s’appliquer à la tâche de grande envergure annoncée dans ses essais précédents²⁵. Son projet comporte des analyses approfondies des problèmes métaphysiques et épistémologiques, concernant la connaissance, les relations entre l’esprit et le corps, la liberté, l’éthique et le sens de la vie. Ce qui nous intéresse ici est surtout sa conception du réel dans le domaine de l’action, exigeant l’exercice de la volonté à l’aide de valeurs qui fournissent des raisons d’agir. Comme il le souligne à l’occasion de sa critique des positions de R.M. Hare, les investigations métaéthiques qui ne se limitent plus à des analyses linguistiques et visent à la fondation de la moralité, devraient « faire partie d’une théorie générale des raisons d’agir »²⁶.

Sa détermination à affirmer l’existence des valeurs qui soient « (...) objectives par elles mêmes et non parce qu’elles ont été réduites à certains faits objectifs d’un autre genre, (...) des valeurs objectives et non quoi que ce soit d’autre d’objectif »²⁷ lui permet

²² *QM*, p. 165.

²³ *PVNP*, p. 7.

²⁴ L’expression de Nagel fait penser à la conception du « point de vue de l’univers » adoptée par Henry Sidgwick. Voir K. de Lazari-Radek et P. Singer, *The Point of View of the Universe. Sidgwick and Contemporary Ethics*, Oxford, OUP, 2014, p. 54-5 et K. de Lazari-Radek et P. Singer, « Parfit on Objectivity and the “Profoundest Problem of Ethics” », *op.cit.*

²⁵ À part les essais de *Questions mortelles*, il commence à élaborer ses positions dans *The Limits of Objectivity* qui se base sur ses *Tanner Lectures* de 1979.

²⁶ *FI*, p. 112. Sur les réactions de Hare et sa critique ultérieure du réalisme moral, voir S. Virvidakis, « Hare et la métaéthique contemporaine », in J-Y. Goffi (dir.), *Hare et la philosophie morale, Recherches sur la philosophe et le langage*, vol. 23, 2004, p. 93-110.

²⁷ *PVNP*, p. 166-7.

de défendre une métaéthique réaliste que l'on pourrait qualifier de « robuste »²⁸. En même temps, il aspire à éviter « des excès » de la théorisation philosophique²⁹. Parmi ces excès il mentionne le platonisme classique, dont il essaie de s'éloigner en dissociant sa doctrine de toute ontologie de propriétés évaluatives ou normatives :

« Il est important de ne pas associer cette forme de réalisme à un tableau métaphysique inapproprié : *ce n'est pas une forme de platonisme*. Le réalisme normatif prétend qu'il existe des raisons d'agir, et qu'il nous faut les découvrir au lieu de les dériver de nos motifs préexistants – et que, de cette façon, nous pouvons acquérir de nouveaux motifs supérieurs aux anciens. Notre but consiste simplement à réorganiser nos motifs dans un sens qui les rende plus acceptables d'un point de vue extérieur.

Le tableau que j'associe au réalisme normatif n'est pas celui d'un ensemble additionnel de propriétés de choses et d'événements dans le monde, mais d'une série d'étapes possibles dans le développement de la motivation de l'homme, qui amélioreraient la manière que nous avons de mener notre vie, que nous franchissions réellement ces étapes ou non. Nous partons d'un point de vue partiel et inexact, mais en sortant de nous-mêmes et en construisant et comparant les différentes solutions possibles, nous atteignons une nouvelle situation motivationnelle à un niveau supérieur d'objectivité. (...) La question à laquelle nous essayons alors de répondre n'est pas « Que pouvons-nous voir de ce que contient le monde, si on le considère de ce point de vue impersonnel ? », mais « Qu'y a-t-il, que nous ayons des raisons de faire ou de vouloir, en nous plaçant de ce point de vue impersonnel ? »³⁰ »

Son souci est de combattre le scepticisme et le subjectivisme sans tomber dans l'erreur de la « sur-objectivation »³¹. L'imposition sans aucune restriction de la perspective objective et impersonnelle sur les valeurs revendiquées du point de vue subjectif risquerait d'éliminer des aspects essentiels de la dimension évaluative. On doit donc reconnaître les limites du détachement recherché et résister à l'aspiration à une transcendance qui impliquerait l'abandon de tout engagement interne et personnel. C'est pourquoi Nagel souligne le fait que son *Point de vue de nulle part* entreprend une « défense ainsi qu'une critique de l'objectivité »³². Suivant sa conception des vérités établies par la raison pratique, il ne faudrait pas croire qu'elles correspondent à une dimension dépassant entièrement notre capacité de la déceler, puisque,

« (...) le lien entre l'objectivité et la vérité est plus étroit dans l'éthique que dans la

²⁸ Pour le premier (si je ne me trompe pas) emploi de ce terme en français, voir Virvidakis, *La robustesse du bien*, *op.cit.*, et pour son application aux thèses de Nagel, cf. W. J. Fitzpatrick, « Robust Ethical Realism, Non-Naturalism, Normativity », in R. Shafer-Landau (dir.), *Oxford Studies in Metaethics*, vol. 3, Oxford et New York, OUP, 2008, p. 159-206, 179. Le terme fut adopté récemment par D. Enoch, dont les positions se rapprochent sur plusieurs points de ceux de Nagel, dans son *Taking Morality Seriously*, *op.cit.*

²⁹ *Ibid.* p. 170.

³⁰ *Ibid.* p. 167, 168. C'est moi qui souligne.

³¹ *Ibid.* p. 195-6.

³² *Ibid.* p. 9.

science. Je ne crois pas que la vérité sur la façon dont nous devrions vivre puisse s'étendre radicalement au-delà de toute capacité à la découvrir que nous serions susceptibles d'avoir (si l'on excepte sa dépendance à l'égard de faits non évaluatifs que nous pourrions être incapables de découvrir)³³. »

« Ma croyance que la distinction entre l'apparence et la réalité est pertinente ici ne se fonde pas sur un tableau métaphysique, mais sur la capacité qu'a l'approche réaliste de donner un sens à nos pensées. Si nous commençons par considérer les apparences de valeur comme des apparences de quelque chose et que nous nous éloignons pour former des hypothèses sur le système plus vaste des possibilités motivationnelles dont nous avons eu un aperçu, on obtient une extension progressive d'un domaine qu'apparemment nous découvrons. La méthode de découverte consiste à rechercher la meilleure explication normative des apparences normatives³⁴. »

Ces remarques justifient la caractérisation du réalisme normatif en question comme d'une forme de réalisme modéré ou assoupli, dans la mesure où il nie la possibilité de se conformer strictement à l'idéal de l'objectivité guidant la recherche scientifique, mais aussi puisqu'il rejette toute ontologie d'entités ou propriétés indépendantes de notre esprit. De telles entités ou propriétés ne serviraient à rien pour expliquer le développement motivationnel de la volonté et la détermination des choix et des décisions aboutissant à l'action³⁵.

L'approche de Nagel serait le premier exemple d'une distanciation radicale par rapport aux modèles des philosophes qui interprétaient le réalisme comme une thèse essentiellement ontologique. En effet, on pourrait lui attribuer la modification de la problématique métaéthique qui est à l'origine de toute une série de positions cognitivistes, allant souvent de pair avec des variantes de *quiétisme* métaphysique³⁶, que l'on rencontre chez plusieurs philosophes rationalistes de Ronald Dworkin et Matthew

³³ *Ibid*, p. 167. Comme il l'affirmait déjà dans *The Limits of Objectivity*: «Parfois, dans la philosophie de l'esprit et comme j'espère le montrer, en éthique aussi, on ne va pas trouver la vérité en voyageant aussi loin que possible de sa perspective personnelle» (*LO*, p. 96).

³⁴ *PVNP*, p. 175.

³⁵ Voir Virvidakis, « Stratégies de modération du réalisme moral », *op.cit.* Pour une sorte de « réduction à l'absurde » de toute ontologie réaliste en philosophie morale et pour une critique de l'entreprise métaéthique en général, voir R. Dworkin, « Objectivity and Truth: You'd Better Believe It », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 25, n°2, 1996, p. 87-139, et son *Justice pour les hérissons. La vérité des valeurs*, trad. J. E. Jackson, Genève, Labor et Fides, 2015. Pour une conception du réalisme modéré dans tous les domaines d'investigation philosophique, que l'on pourrait qualifier d'« anthropocentrique », voir aussi H. Putnam, *Le Réalisme à visage humain*, trad. C. Tiercelin, Paris, Gallimard, 2011. Cependant, il paraît que ni Nagel ni Dworkin n'acceptent cet anthropocentrisme et ils se méfient de ses implications vérificationnistes.

³⁶ Sur la notion du « *quiétisme* » en philosophie, signifiant le refus de s'engager à la théorisation systématique ou même à la prise de position dans un domaine d'investigation philosophique, voir S. Virvidakis, « Varieties of Quietism », *Philosophical Inquiry* vol. 30, 2008, p. 157-175 et S. Virvidakis et V. Kindi, « Quietism », 2012 (<http://www.oxfordbibliographies.com/>).

Kramer jusqu'à Derek Parfit³⁷. De prime abord, sa théorie paraît comme une forme de réalisme « procédural », qui, selon la définition de Christine Korsgaard, se limiterait à la simple affirmation de l'existence de réponses correctes et incorrectes aux questions concernant nos actions et notre manière de vivre et s'opposerait au nihilisme. D'après Korsgaard, cette reconnaissance des réponses correctes en philosophie morale se distingue de tout réalisme « substantiel » qui impliquerait l'existence des vérités, faits ou entités et propriétés intrinsèques, indépendantes par rapport à la procédure suivie pour aboutir à nos conclusions³⁸.

Quoi qu'il en soit, Nagel ne doute pas de l'indépendance des raisons d'agir de toute sorte par rapport aux désirs, aux attitudes ou aux décisions, bien que l'indépendance en question ne puisse pas être interprétée comme une transcendance ou un détachement total par rapport à nos pratiques. En commençant par la simple délibération qui ne touche pas à la problématique proprement morale, il constate qu'on ne peut pas se passer de la référence à une dimension de raisons objectives, aussi triviales ou banales qu'elles soient. Dans la vie quotidienne on est tout le temps appelé à résoudre des problèmes plus ou moins faciles, et on comprend vite, par exemple, qu'on a vraiment raison de « prendre une aspirine qui soulagera son mal de tête ». Cependant, l'exercice du raisonnement pratique est plus important – et plus difficile – quand il s'agit de situations beaucoup plus complexes :

« Le processus ordinaire de délibération, visant à déterminer ce que je devrais faire,

³⁷ Voir Dworkin, « Objectivity and Truth: You'd Better Believe It » et *Justice pour les hérissons*, *op.cit.* Parfit, *On What Matters*, *op.cit.* et M. Kramer, *Moral Realism as a Moral Doctrine*, Malden et Oxford, Wiley-Blackwell, 2009. Cf. T.M. Scanlon, *Being Realistic About Reasons*, Oxford, OUP, 2014. En effet, Dworkin se distingue par son opposition claire à toute entreprise de fondation ou justification d'un point de vue externe des théories normatives. On pourrait ainsi lui attribuer une attitude quiétiste à l'égard de la métaéthique, quoiqu'il récuse l'emploi du terme « quiétisme ». En tout cas, comme nous allons le constater, Nagel prend ses distances par rapport au quiétisme métaphysique dans ses formes globales. Voir plus bas, p. 92 et note 100.

³⁸ Voir Korsgaard, *op.cit.* p. 35-7, 44-8. Korsgaard, qui défend une forme de constructivisme kantien de caractère antiréaliste, détecte une ambivalence dans les écrits de Nagel, puisque ses formulations, même dans *PA*, permettent de lui attribuer un réalisme procédural assez proche de ses positions (p.245-9, 247n45). Nagel, quant à lui, rejette la distinction de deux espèces de réalisme qu'elle propose et lui reproche d'adopter une attitude existentialiste, dans la mesure où elle cherche à dégager des raisons d'agir morales universalisables – que « nous pouvons partager » de l'endossement rationnel d'une « identité pratique ». Selon sa critique, ce sont les raisons d'agir que nous reconnaissons du point de vue impersonnel qui aident à déterminer notre identité pratique et non l'inverse. (*URS*, p. 203-8) Sur ce point, voir aussi C. Korsgaard, « The Reasons We Can Share: An Attack on the Distinction Between Agent-Relative and Agent-Neutral Values », dans son *Creating the Kingdom of Ends*, Cambridge et New York, CUP, 1996, p. 275-310, et la discussion du raisonnement transcendantal de Korsgaard dans S. Virvidakis, « Les arguments transcendants et le problème de la justification transcendantale de la normativité morale », *Philosophiques* vol. 28, 2001, p. 109-128. Cf. la confrontation entre le réalisme et le constructivisme kantien, représentés respectivement par Charles Larmore et Alain Renaut, dans C. Larmore et A. Renaut, *Débat sur l'éthique. Idéalisme ou Réalisme*, Paris, Grasset, 2004. Par ailleurs, Larmore exprime son rapprochement des positions de Nagel dans son « La connaissance morale », in R. Ogien, *op.cit.* p. 382-419, 392-3.

présuppose qu'il existe une réponse à cette question. Et dans les cas difficiles en particulier, ce processus s'accompagne souvent de la croyance que je pourrais ne pas trouver la réponse correcte. Je ne suppose pas que la réponse correcte sera simplement le résultat quelconque de l'application cohérente des méthodes de délibération – même si j'estime disposer d'une information parfaite sur les faits. Lorsque nous délibérons, nous essayons d'obtenir des conclusions qui sont correctes en vertu de quelque chose qui est indépendant du fait que nous les obtenons. Bien qu'il nous faille renoncer en chemin à certains points de départ, la recherche d'une explication objective s'enracine dans les revendications du raisonnement pratique ordinaire³⁹. »

L'argument de Nagel contribue à la défense de l'existence des raisons d'agir objectives, qui s'avèrent comparables aux raisons de croire, au niveau le plus élémentaire de la vie pratique. Il pourrait cependant soutenir également le réalisme *moral* (et pas seulement normatif), qui renvoie à une dimension beaucoup plus complexe. En effet, son raisonnement est repris et développé comme un élément de base de la stratégie argumentative de David Enoch, un des réalistes les plus doués de la nouvelle génération⁴⁰. On serait ainsi en mesure de substituer à l'argument « de l'indispensabilité pour la *meilleure explication* » (de nos croyances morales), invoqué sans beaucoup de succès par les réalistes moraux de conviction naturaliste⁴¹, un argument crucial « de l'indispensabilité pour la *délibération* », qui renforcerait l'argument « de l'indispensabilité pour la *meilleure justification* », proposé par d'autres philosophes⁴².

À la conclusion de cette présentation sommaire de la réflexion métaéthique du *Point de vue de nulle part*, nous devrions mentionner aussi l'examen des diverses catégories de raisons *relatives à l'agent* et *neutres par rapport à l'agent*, aussi bien que de leurs rapports complexes. Il serait impossible dans le cadre de cette étude de rendre justice à la subtilité des analyses de Nagel, qui intéressent surtout la philosophie morale substantielle et les théories normatives qui sont censées être plus ou moins efficaces pour diriger l'action. Il suffit toutefois de faire remarquer que Nagel met en évidence la force motivationnelle réelle, d'une part, d'une variété d'intuitions *conséquentialistes* qui se rattachent aux raisons neutres et, de l'autre, de plusieurs engagements découlant de raisons relatives à

³⁹ PVNP, p. 179.

⁴⁰ Voir Enoch, *op.cit.*

⁴¹ Voir Virvidakis, *La robustesse du bien, op.cit.*, chap. 3.

⁴² Sur la distinction entre l'indispensabilité *explicative* et l'indispensabilité *justificatrice* des concepts moraux et des raisons qui s'y réfèrent, voir G. Sayre-McCord, « Moral Theory and Explanatory Impotence », in G. Sayre-McCord (dir.) *Essays on Moral Realism, op.cit.*, p. 256-281, 277-81. Cf. aussi Virvidakis, *La robustesse du bien, op.cit.* p. 138sq.

l'agent, qu'ils soient liés à notre autonomie, (nos projets personnels)⁴³, à des obligations particulières envers nos proches, ou bien à des contraintes *déontologiques*, imposant la reconnaissance des droits d'autrui, irréductibles à des considérations d'utilité. L'investigation, du point de vue impersonnel, de la portée et des prétentions à la généralité, à l'objectivité et à l'impartialité de certaines de ces raisons, peut élucider leur nature et leurs origines, mais sans forcément pouvoir résoudre le problème de leur ordre et de leur autorité relative, quand on ne parvient pas à réconcilier leurs revendications respectives⁴⁴. Nous pouvons simplement espérer que notre pensée morale, qui n'est pas encore assez développée, sera capable de progresser et d'atteindre un niveau supérieur de sophistication théorique et d'efficacité pratique, afin d'établir des points d'équilibre plus satisfaisants.

Des tensions analogues se présentent dans la réflexion sur les relations entre nos conceptions de la vie bonne et de la vie moralement juste, aussi bien que sur le sens de la vie et de la mort⁴⁵. En plus, c'est également dans le domaine de la philosophie politique que Nagel propose d'appliquer le schéma général du contraste des perspectives, constituant l'axe central de sa pensée, afin d'essayer de défendre des positions liées « à l'éthique kantienne et au contractualisme hypothétique qui en est l'expression politique⁴⁶ ». Ici,

« (...) le conflit entre les points de vue personnel et impersonnel est l'un des problèmes qui se révèlent ainsi les plus pressants. S'il nous est impossible de concilier, par une théorie morale et un système institutionnel, le souci impartial du bien de tous et l'idée que nous pouvons raisonnablement nous faire du mode de vie de chaque individu, nous n'aurons aucun espoir de défendre la validité générale de quelque ordre politique que ce soit. Ces problèmes d'intégration sont liés à notre humanité, et il serait vain d'attendre qu'elles disparaissent. Mais toute théorie politique qui se veut réaliste ne saurait les ignorer.

Ce qui nous rend la tâche si ardue, c'est que l'ultime objectif de toute théorie politique devrait être de s'approcher le plus près possible d'une forme d'unanimité, qui puisse étayer la structure fondamentale des institutions politiques que l'on maintient par la force et sous la loi desquelles nous sommes nés⁴⁷. »

⁴³ Korsgaard préfère caractériser ces raisons comme « raisons d'ambition ». Voir « The Reasons We Can Share: An Attack on the Distinction Between Agent-Relative and Agent-Neutral Values », *op.cit.*, p. 284 sq.

⁴⁴ *PVNP*, p. 197–220.

⁴⁵ *Ibid.* p. 227-276. Ici, Nagel reprend et développe la thématique des essais publiés dans *Questions mortelles*.

⁴⁶ *EP*, p.6.

⁴⁷ *Ibid.*

La recherche de cette unanimité idéale, qui se présente comme une idée régulatrice allant bien au-delà de la simple coordination pragmatique des intérêts individuels grâce à l'assentiment de tous, pourrait s'effectuer par l'adoption d'une conception kantienne :

« Le problème éthique ne sera pas pour autant résolu si les deux points de vue demeurent simplement conflictuels ou engendrent, à l'intérieur de chaque individu, une sorte de compromis personnel. A l'inverse, cette situation de conflit pose en elle-même un autre problème à la théorie éthique et politique : elle représente une nouvelle série de données nécessitant l'élaboration d'une théorie. La réponse à cette nouvelle question constitue le troisième stade de l'élaboration de l'éthique, celui où l'éthique doit prendre une forme kantienne. Je veux dire que l'éthique doit aller au-delà de la question : d'un point de vue impersonnel, quelle est la meilleure formule qui puisse recueillir l'assentiment de tous ?, pour se demander: « Sur quel devoir pourrions-nous tous nous entendre, si tant est que cela soit possible, puisque nos motifs ne sont pas purement personnels ?⁴⁸ »

Il paraît peu probable que le contractualisme d'inspiration kantienne envisagé par Nagel puisse résoudre de façon convaincante les problèmes de justice distributive que l'on doit se poser si l'on aspire à un égalitarisme modéré, combinant la perspective d'une bienveillance universelle et impartiale avec les contraintes des raisons d'agir plus ou moins subjectives. Cependant, quoique le projet métaéthique aspirant à l'intégration des points de vue personnel et impersonnel ne soit pas capable de fournir les fondements pour une théorie politique adéquate et efficace à tous les niveaux⁴⁹, il faut reconnaître sa contribution à l'appréciation des intuitions incontournables auxquelles on est obligé de faire appel pour étayer les principes d'une telle théorie.

3.4. La justification « interne » de la rationalité : autonomie et irréductibilité de la dimension morale

La défense du rationalisme contre des défis sceptiques et subjectivistes de toute sorte, commence par l'autoréflexion qui permet de rendre compte de la force des concepts et des principes essentiels pour l'articulation cohérente de la pensée même la plus élémentaire. C'est la raison elle-même qui a le dernier mot dans les débats concernant la compréhension et la justification ultime de sa propre fonction. En effet, on constate facilement que toutes les tentatives d'aborder la raison « de l'extérieur », afin d'examiner sa validité et les sources de son autorité, présupposent l'emploi des normes du

⁴⁸ *Ibid.* p. 14-5.

⁴⁹ Pour une critique du libéralisme égalitariste qui semble s'inspirer du modèle de Nagel, développée d'un point de vue politique de gauche, voir G. A. Cohen, « Mind the Gap », *London Review of Books*, vol. 14, n° 9, May 14, 1992, p.15-17.

raisonnement que l'on essaie de fonder ou, au contraire, de mettre en question et d'en limiter les prétentions. Cette stratégie de justification est déployée dans *The Last Word* de 1997, où Nagel a l'occasion de consolider et de raffiner ses positions métaéthiques dans la perspective d'ensemble de sa profession de foi rationaliste. Il se rallie ainsi de façon explicite à une tradition épistémologique qui remonte à Platon et exprime sa sympathie pour l'héritage des philosophes tels que Descartes et Frege⁵⁰.

L'idée centrale sur laquelle il va s'appuyer pour combattre les arguments de ses adversaires sceptiques, subjectivistes, relativistes et réductionnistes, qui s'opposent aux idéaux du rationalisme fort d'inspiration platonicienne ou cartésienne, est la mise en cause de la légitimité de toute recherche des fondements de la raison d'un point de vue externe à la raison elle-même. Sa discussion porte sur la justification des normes rationnelles régissant la logique, le langage et la pensée scientifique, avant d'arriver à l'éthique. Selon Nagel, l'échec de tout scepticisme global à l'égard de l'autorité de la raison indique la possibilité de monter une défense analogue face aux attaques contre l'objectivité des principes de base des domaines particuliers. Comme on ne peut pas avoir recours à l'anthropologie culturelle afin de critiquer les lois de la logique, ou à la biologie et à la sociologie pour soulever des doutes quant à la validité des démonstrations en arithmétique, cela serait une erreur de substituer à l'argumentation éthique de premier ordre des considérations qui relèvent de la psychologie ou de l'histoire⁵¹.

« (...) Quelqu'un qui abandonne ou modifie ses méthodes du raisonnement moral seulement à cause des considérations historiques ou anthropologiques est presque aussi irrationnel que quelqu'un qui abandonne une croyance mathématique à cause des raisons non mathématiques. Même étant donné le manque de certitude et la susceptibilité aux controverses et à la distorsion, les considérations morales occupent une position dans le système de la pensée humaine qui rend illégitime leur subordination complète à n'importe quoi d'autre⁵². »

On pourrait objecter que le subjectivisme et le relativisme sont beaucoup plus plausibles quand il s'agit de croyances morales. On est certainement obligé d'admettre que, bien que l'autorité globale des normes logiques et épistémiques semble résister aux défis sceptiques et ne puisse pas être discréditée que sous peine d'autoréfutation, il n'est pas contradictoire de supposer que nos raisons d'agir ne possèdent pas une telle force. Il serait beaucoup plus facile de croire qu'elles dépendent de nos sentiments plus ou moins

⁵⁰ Voir *LW*, p. 4,7.

⁵¹ *Ibid.* p. 20-1 et *passim*.

⁵² *Ibid.* p. 105.

contingents et subjectifs, qu'elles sont des « esclaves de nos passions », selon la formulation de Hume, et qu'elles se prêtent ainsi à la contextualisation et à la relativisation. Pourtant, si notre motivation dépendait toujours des passions qui ne sont pas susceptibles d'aucune évaluation rationnelle, on devrait abandonner la notion elle-même de la raison pratique et *a fortiori* de toute raison morale.

Or, suivant l'analyse de Nagel, qui reprend ici sa critique de la conception humienne de la motivation, élaborée dans *The Possibility of Altruism*, cette position est clairement erronée, puisque :

« (...) quoique les « passions » soient la source de certaines raisons, il y a des passions et des désirs qui sont eux-mêmes motivés et/ou justifiés par des raisons qui ne dépendent pas d'autres désirs encore plus fondamentaux. (...) la question si quelqu'un devrait avoir un certain désir, ou la question si, étant donné que quelqu'un a ce désir, il devrait agir en s'y conformant, sont toujours ouvertes à l'examen rationnel⁵³. »

Ce qu'il importe de souligner est le besoin de se fier à la phénoménologie de l'opération de notre raison pratique, dont les données ne peuvent pas être éliminées ou réduites à quelque chose d'autre, malgré les tentatives de les évaluer d'un point de vue descriptif de caractère purement historique ou généalogique, anthropologique, sociologique ou psychologique.

« Au bout du compte, il s'agit d'une compétition entre la crédibilité de l'éthique substantielle et la crédibilité d'une réduction psychologique externe de cette activité (...) [Ici comme ailleurs] les pensées de premier ordre concernant le contenu [de cette éthique] qui s'expriment dans le langage-objet s'imposent comme le facteur décisif qui s'oppose à toutes les pensées de deuxième ordre concernant son caractère psychologique (...) C'est pourquoi on ne peut défendre la raison morale qu'en abandonnant la métathéorie en faveur de l'éthique substantielle. Seul le poids intrinsèque de la pensée morale de premier ordre peut contrer les doutes du subjectivisme⁵⁴. »

Cet appel exclusif à l'éthique normative de premier ordre qui sert à défendre des thèses métaéthiques constitue une des directives les plus importantes de l'entreprise nagélienne que nous retrouvons chez d'autres partisans du rationalisme réaliste, déjà mentionnés⁵⁵. Quant au travail sur le plan de l'éthique substantielle lui-même, Nagel nous incite à continuer l'évaluation des théories normatives qui pourraient mettre à l'épreuve ou

⁵³ *Ibid.* p. 102-3.

⁵⁴ *Ibid.* p. 115, 125.

⁵⁵ Nagel se réfère explicitement à l'approche de Dworkin dans « Objectivity and Truth: You'd Better Believe It », *op. cit.*, qui entraîne un rejet sans équivoque des discussions métaéthiques en entier, réaffirmé dans son *Justice pour les hérissons*, *op.cit.* Voir *LW*, p. 125n.

même aménager et harmoniser autant que possible nos intuitions en conflit. L'exemple qu'il en donne est la dispute entre des théories qui se basent sur les droits et des théories de maximisation du bien visant à satisfaire de la meilleure façon l'exigence générale d'un souci impartial et interpersonnel⁵⁶.

Le dernier chapitre de *The Last Word* développe une problématique à laquelle Nagel avait déjà fait allusion en se référant au platonisme. Il s'agit de la critique du naturalisme réductionniste, complément indispensable de l'argumentation soutenant son réalisme moral qui va se situer au centre de ses préoccupations, jusqu'à l'articulation audacieuse de ses positions anti-réductionnistes les plus récentes.

Nagel n'hésite pas à s'attaquer à l'orthodoxie de l'évolutionnisme contemporain qui se présente comme la pierre de touche de toute épistémologie naturaliste et matérialiste visant à expliquer la force logique du raisonnement, aussi bien que la fiabilité de la connaissance par la sélection naturelle et l'aptitude différentielle des organismes à la survie. Selon son analyse, une telle approche, quelque prometteuse qu'elle puisse paraître de prime abord, ne fournit aucune justification adéquate de la validité des normes de la connaissance scientifique ; tout au contraire, elle risque de la miner en mettant en lumière le caractère contingent de celles-ci.

Si l'on considère la raison comme auto-justifiante, en constatant *in actu* cette capacité qu'est la sienne, on peut bien supposer que la sélection naturelle ait joué un rôle dans l'évolution et la survie de notre espèce, qui dispose et met en oeuvre des facultés rationnelles. Néanmoins,

« (...) la reconnaissance du fait que les arguments logiques sont valides d'eux-mêmes est une *précondition* pour l'acceptabilité d'une histoire évolutionnaire concernant la source de cette reconnaissance. Cela signifie que l'hypothèse évolutionniste est acceptable seulement si la raison n'a pas besoin de son soutien. Au plus, elle peut montrer pourquoi l'existence de la raison ne constitue pas un mystère biologique⁵⁷. »

Selon la formulation ultérieure de cet argument dans *Esprit et Cosmos*,

« (...) toute explication évolutionniste de la place de la raison présuppose la validité de la raison et ne peut la confirmer sans circularité. (...) la tentative de se comprendre en termes évolutionnistes et naturalistes doit s'enraciner dans quelque chose dont on appréhende directement la validité et sans laquelle la compréhension évolutionniste ne serait pas possible⁵⁸. »

⁵⁶ *LW*, p. 124.

⁵⁷ *Ibid.* p. 136.

⁵⁸ *EC*, p. 67.

En effet, c'est à « la peur de la religion », selon l'expression de Nagel, que l'on pourrait attribuer le rejet de la part des scientifiques de toute conception invoquant l'existence d'une dimension spirituelle, foncièrement irréductible à la matière et aux lois physiques ; la reconnaissance d'une telle dimension leur semblerait comme une mystification du monde naturel incompatible avec leur *Weltanschauung*⁵⁹.

Cependant, la théorie évolutionniste, même si elle est en mesure de rendre compte de l'apparition de diverses espèces par le processus de la sélection naturelle, ne parvient pas à nous faire comprendre l'apparition de la vie et *a fortiori* de la présence de l'esprit dans le monde. Or, il est difficile de croire qu'il s'agisse d'un simple accident, d'un résultat du pur hasard. On devrait rechercher une meilleure explication.

Nagel, tout en avouant son hostilité au théisme traditionnel, qui résoudrait le problème en faisant appel aux intentions d'un Créateur divin⁶⁰, pense que la fonction indispensable de la rationalité pourrait être comprise comme la réalisation d'une possibilité foncière de l'ordre naturel lui-même. Certes, cette hypothèse s'éloigne de la théorie de l'évolution, qui n'admet que des explications se limitant à des mutations accidentelles et à l'adaptabilité des organismes à un environnement dénué de toute structure téléologique. On pourrait craindre que l'élargissement de l'ontologie du monde naturel n'entraîne justement le retour d'un élément mystérieux exorcisé et entièrement rejeté par la science moderne.

En fait, force est de constater que Nagel s'oriente décidément vers l'adoption d'une forme de platonisme dans tous les domaines, malgré ses désaveux antérieurs.⁶¹ Il insiste sur son réalisme intransigeant, qui concerne les normes de la logique et de la rationalité scientifique, mais également celles de la raison pratique, témoignant de l'existence des valeurs objectives. Ces valeurs constituent la base de toute éthique et ne pourraient pas se réduire à de simples produits biologiques ou psychologiques. Le dernier chapitre du *The Last Word* commence par une référence aux vérités « idéales et éternelles », fondées dans la nature, auxquelles, selon Charles Sanders Peirce, aspire la science, et finit par l'affirmation générale d'un ordre réel de raisons (de penser et d'agir), indépendant de nos croyances et de nos désirs :

⁵⁹ *LW*, p. 130-1.

⁶⁰ *Ibid.* p. 130: « J'espère qu'il n'y a pas de Dieu! Je ne veux pas qu'il y ait un Dieu : Je ne veux pas que l'univers soit tel (qu'il y ait un Dieu) ». Cette aversion à l'égard du théisme s'explique peut-être par le souci de sauvegarder une conception forte de la liberté humaine, qui ne se limiterait que par l'existence des raisons et des valeurs et non pas par une volonté divine toute-puissante.

⁶¹ Voir plus haut, p. 71 et note 30.

« Si nous pensons en effet, nous devons penser de nous-mêmes - aussi bien individuellement et collectivement, comme si nous nous soumettions à l'ordre des raisons au lieu de le créer⁶². »

Si le « dernier mot » sur la justification du pouvoir de la raison dans les instances majeures de sa fonction établit le cognitivisme moral et normatif, il importe de mieux élucider le réalisme qui lui correspond sur le plan métaphysique et ses implications pour la pensée et pour l'action.

3.5. Le « tempérament religieux » de Nagel et l'acheminement vers l'idéalisme objectif

L'article dense de Nagel « Secular Philosophy and the Religious Temperament »⁶³ peut être considéré comme la dernière étape importante de son itinéraire philosophique avant l'élaboration de ses positions les plus radicales dans *Esprit et Cosmos*. Sa réflexion sur les êtres humains aspirant à une réconciliation avec le cosmos et sur la quête d'une sorte de spiritualité, même sans la foi en Dieu, lui permet de reconnaître la présence d'un « tempérament religieux », dans un sens plus ou moins large, qu'il attribue à des philosophes comme Platon. Grâce à leur sensibilité existentielle et à leur attitude envers la raison et les valeurs auxquelles nous donne accès le raisonnement, théorique et pratique, ces philosophes s'avèrent capables d'élaborer une conception de la réalité qui rend possible une relation directe et harmonieuse entre la vie intérieure et le monde qui nous entoure. Leur compréhension de cette relation se reflète dans leurs diverses réponses alternatives à « la question cosmique »⁶⁴.

Il semble que Nagel lui-même s'efforce d'ajuster sa pensée philosophique aux exigences de sa propre spiritualité d'athée, manifestée déjà lors de ses analyses des tensions entre les points de vue personnel et impersonnel, en ce qui concerne le libre arbitre, le sens de la vie, la mort, l'absurde et nos relations à autrui⁶⁵. Et cette tentative d'ajustement explique sa transition vers une forme d'idéalisme objectif. Il ira jusqu'à accepter l'idée que « l'intelligibilité rationnelle est à la racine de l'ordre naturel⁶⁶ », dans

⁶² LW, p.127-129 et 143.

⁶³ SPRT, p. 3-17.

⁶⁴ Ibid. p. 3-5 et *passim*.

⁶⁵ Voir la liste des problèmes philosophiques qu'il propose dans sa petite introduction classique à la philosophie (*QTCVD*). Pour une discussion des variétés de spiritualité théistes, agnostiques et athées, cf. S. Virvidakis, «Forms and Dimensions of Spirituality», *Philosophical Inquiry* 39/1, 2015, p. 255-271.

⁶⁶ EC, p. 16.

la mesure où l'esprit, irréductible aux explications physiques et biologiques, fait partie intégrante de la nature.

Parmi les variantes des positions et attitudes décrites par Nagel on devrait d'abord distinguer, d'un côté, la religiosité proprement dite des croyants adhérant à une foi traditionnelle, souvent codifiée dans des doctrines théistes officielles, et, de l'autre, l'indifférence de ceux qui manquent complètement de tempérament religieux. Ces derniers n'éprouvent aucune anxiété existentielle et *a fortiori* aucun besoin de remédier à ce manque, et sont caractérisés comme des athées qui ont « la tête dure »⁶⁷. Il faut aussi prendre en considération des penseurs assumant la défense des formes d'humanisme agnostique ou athée, qui affirment la contingence du monde naturel et de ses composantes, et visent parfois à un dépassement de notre humanité, à une auto-transcendance, par la création ou la réévaluation des valeurs irrésolubles aptes à conférer du sens à nos vies⁶⁸.

On comprend que si les tentatives de puiser aux sources du naturalisme pur pour trouver une réponse adéquate aux demandes de réconciliation avec le monde sont vouées à l'échec, il ne nous reste que choisir la reconnaissance de l'absurdité de la condition humaine dans un monde de contingence et de conflits irrésolubles, ou l'adoption de l'« alternative radicale » d'une forme de platonisme⁶⁹. En effet, l'étude d'*Esprit et Cosmos* ne laissera aucun doute quant à la position finalement endossée par Nagel qui s'avère désormais beaucoup plus optimiste que dans ses écrits de jeunesse⁷⁰. Les valeurs et les raisons d'agir permettant d'espérer un apaisement des tensions entre les composantes de notre pensée théorique et pratique font partie d'un ordre métaphysique à large échelle.

Cependant, il importe de se demander jusqu'à quel point le réalisme normatif déjà esquissé dans ses ouvrages précédents, au moins depuis le *Point de vue de nulle part*,

⁶⁷ «Hardheaded» (*SPRT*, p. 15)

⁶⁸ Nagel se réfère ici à Sartre et à Nietzsche, dont les positions sur l'origine et la nature des valeurs constituent des modèles d'antiréalisme en métaéthique. *Ibid.* p. 13-4.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 16-7.

⁷⁰ Voir des articles publiés dans *QM*, comme « L'absurde », où il recommande une attitude d'indifférence ironique comme préférable aux gestes mélodramatiques des existentialistes, et « Guerre et massacre », où il souligne la réalité du mal, et la dernière phrase de *QTCVD* : « La vie pourrait être non simplement dénuée de sens, mais absurde » (p. 101). Cf. aussi la conclusion assez sombre du chapitre sur « La naissance, le sens de la vie et la mort » de *PVNP* : « Il n'est pas réellement possible d'appivoiser le point de vue objectif. Non seulement il menace de nous laisser de côté, mais encore il nous donne plus de travail qu'il nous est possible de prendre en charge dans la vie réelle. Lorsque nous reconnaissons notre confinement dans le monde, il apparaît clairement que nous sommes incapables de vivre entièrement à la lumière de cette reconnaissance. En ce sens, notre problème ne comporte aucune solution, mais reconnaître ce fait, c'est s'approcher aussi près que nous le pouvons de la possibilité de vivre à la lumière de la vérité » (p. 276).

s'enrichit et se modifie de façon substantielle par rapport à sa conception initiale, toujours sans l'appui de quelque ontologie de faits, entités ou propriétés.

3.6. Le réalisme normatif en tant que prémisse essentielle de l'argumentation contre le matérialisme naturaliste : un retour à la conception du monde de Platon et d'Aristote ?

Dans ses articles des années '70, « Panpsychisme » et « Quel effet cela fait d'être une chauve-souris ? », repris dans *Questions Mortelles*⁷¹, Nagel avait déjà reconnu la possibilité que les éléments physiques composant l'univers possèdent aussi des propriétés psychiques ou mentales. Une forme de *panpsychisme* qui semble renvoyer à la théorie de *deux aspects* de Spinoza, mais aussi au *monisme neutre* de Bertrand Russell, est présentée comme une alternative plausible à une description purement physique de la réalité, abordée du point de vue de nulle part, dans son « The Psychophysical Nexus »⁷². Il s'agit d'une conception qui nous permettrait d'éviter à la fois le *dualisme* et l'*émergentisme* et tout *réductionnisme naturaliste*⁷³. Dans *Esprit et Cosmos* les références ou allusions aux doctrines de Spinoza et de Russell disparaissent, cédant la place à une prédilection envers l'*idéalisme* post-kantien. En effet, Nagel est prêt à caractériser ses positions comme une version d'idéalisme (dans le sens de l'opposition au *matérialisme*) puisqu'il essaie de défendre

« (...) la conviction que l'esprit n'est pas simplement une adjonction, un accident, un adjuvant, mais un *aspect fondamental de la nature*⁷⁴. »

Sa thèse centrale pourrait être interprétée comme plus forte que celle d'un panpsychisme d'inspiration spinoziste, dans la mesure où elle ne se contente pas d'affirmer la complémentarité entre les aspects physiques et les aspects spirituels de la nature ; elle semble accorder une *priorité ontologique* à l'esprit qui joue un rôle déterminant même dans les explications scientifiques :

« (...) L'idée que l'intelligibilité rationnelle *est à la racine de l'ordre naturel*⁷⁵ fait de moi, un idéaliste au sens large. Toutefois, je ne suis pas un idéaliste subjectif, puisque je ne vais pas jusqu'à affirmer que toute réalité n'est finalement qu'apparence ; je suis un idéaliste objectif dans la tradition de Platon et peut-être aussi de certains post-kantiens qu'on appelle habituellement des idéalistes absolus, comme Schelling ou

⁷¹ *QM*, p. et p. 392-407.

⁷² «The Psychophysical Nexus», in P. Boghossian et C. Peacocke (dir.), *New Essays on the A Priori*, Oxford, Clarendon Press, 2000, repris in *CE*, p. 194-235.

⁷³ Cf. aussi *PVNP*, p. 62.

⁷⁴ *EC*, p. 15. C'est moi qui souligne.

⁷⁵ C'est moi qui souligne.

Hegel. Je présume qu'il doit y avoir une tendance à ce genre d'idéalisme chez tout scientifique théoricien : l'empirisme pur ne suffit pas⁷⁶. »

En tout cas, selon l'approche rationaliste globale de *The Last Word*, on devrait aspirer à un idéal de compréhension beaucoup plus ambitieux que les prétentions épistémiques du naturalisme empiriste. Afin de déterminer la place de l'esprit dans le monde et la fonction de la connaissance mettant en évidence l'existence des normes et des valeurs indépendantes, irréductibles aux désirs, le philosophe doit rejeter le consensus scientiste qui nous demande de nous limiter à l'épistémologie évolutionniste.

Selon Nagel, la recherche d'« une explication constitutive, qui nous dise en quoi pourrait consister la rationalité, et d'une explication historique de la manière dont elle a émergé »⁷⁷ révèle l'insuffisance et la pauvreté de la théorie de l'évolution néo-darwinienne quant aux exigences normatives de la raison. Les réponses adéquates aux questions constitutives et historiques concernant toutes les composantes essentielles de la réalité, au moins telle qu'elle se présente au sens commun à un niveau préthéorique, semblent réclamer des principes qui vont au-delà du cadre strict des sciences naturelles.

Si l'on insiste sur le besoin de respecter l'objectivité des normes de la pensée sur lesquelles reposent la logique, les mathématiques, la science, mais aussi l'éthique, force est de constater qu'on ne peut pas se borner à leur explication purement causale (dans le sens de la causalité efficiente). On est obligé de chercher une autre justification de leur statut.

Une des solutions disponibles serait le recours à une explication par l'intention qui renouerait avec la tradition théologique. On ferait appel aux intentions d'un Créateur Divin qui seraient la source de la normativité essentielle de notre raisonnement. On s'alignerait ainsi sur l'enseignement de grandes religions monothéistes, qui est à l'origine de l'argument du « Dessein Intelligent », arme de défense des philosophes croyants contre

⁷⁶ *Ibid.* p.16. Nagel mentionne aussi d'autres philosophes qui expriment diverses tendances idéalistes et pan(en)théistes, comme John Leslie (p. 56, n.38), C. D. Broad et Henri Bergson (p. 100, n.61). Quant à Bergson, on se demande si Nagel pourrait réconcilier son rationalisme avec l'épistémologie dynamique bergsonienne et son réalisme platoniste avec la créativité de l'élan vital. Sur Bergson et le spiritualisme français, voir aussi F. Worms, *La philosophie en France au XXe siècle. Moments*, Paris, Gallimard, 2009, p. 24-170. Concernant l'allure générale de l'idéalisme objectif qui fascine Nagel d' *Esprit et Cosmos* et qui fait penser au tempérament religieux des philosophes opposés au matérialisme et à l'athéisme « qui ont la tête dure », voir B. Almond, « A Religion for Philosophers or a Philosophy for the Religious? », *The Philosopher. Journal of the Philosophical Society*, Vol. 87, No 2, Autumn 2009, p. 3-8. Almond discute l'oeuvre de Timothy Sprigge, caractérisé par Leemon McHenry comme un des « derniers idealists ». Cf. L. McHenry, « Timothy L. S. Sprigge: The Last Idealist? », *The Philosopher. Journal of the Philosophical Society*, Vol. 87, No 2, Autumn 2009, p. 9-14.

⁷⁷ *EC.* p. 71.

la menace de tout athéisme qui invoque les conclusions du raisonnement évolutionniste comme preuve de la fausseté ou de la vacuité de la foi religieuse.

Cependant, comme on l'a déjà fait remarquer, Nagel, malgré son tempérament religieux, veut garder ses distances à l'égard de la foi en Dieu, pour laquelle il a même exprimé son hostilité à maintes reprises. Il reconnaît que les partisans de l'idée d'un « Dessein Intelligent » sont traités de façon injuste de la part de leurs adversaires scientifiques, mais il propose une alternative sans engagement théiste. Il s'agit de faire revivre une forme d'explication téléologique qui permettrait d'éclairer l'existence de la dimension spirituelle du cosmos. En effet, sans cette explication, l'émergence de la conscience, avec ses structures mentales, et de la rationalité, avec ses aspects normatifs et évaluatifs essentiels, serait examinée uniquement à la lumière de l'hypothèse des mutations accidentelles et d'un processus aveugle de « sélection » des êtres vivants capables de s'adapter mieux aux conditions naturelles, devenant ainsi peu probable et difficile à comprendre. L'apparition de la vie elle-même, dans un univers opérant seulement selon des forces physiques et des relations de causalité efficiente, équivaudrait à un miracle.

Il faudrait donc postuler un ordre différent faisant partie intégrante de la réalité. On devrait accepter qu'il existe

« (...) des lois naturelles téléologiques qui régissent le développement de l'organisation au fil du temps, en plus des lois courantes qui régissent le comportement des éléments⁷⁸. »

Nagel se rend compte du fait que cette idée, indiquant un retour à des notions aristotéliennes, peut paraître obscure et réactionnaire. Elle va certainement à l'encontre de la pensée scientifique contemporaine et surtout à l'encontre de l'idéologie ou « philosophie spontanée » qui accompagne cette pensée. Il comprend également les difficultés que comporte le concept de *lois* téléologiques. Néanmoins, étant donné ses doutes quant à la plausibilité des explications alternatives, celles du hasard, de l'opération des lois physiques universelles purement causales et de l'appel aux intentions d'un agent divin surnaturel, il n'hésite pas de prendre au sérieux ce que les matérialistes de nos jours considèrent comme incroyable :

« C'est là un retour à la conception aristotélienne de la nature, conception bannie de la scène avec la naissance de la science moderne. Toutefois, j'ai acquis la conviction que l'idée de lois téléologiques est cohérente et franchement différente de celle

⁷⁸ *Ibid.* p. 55.

d'explication par les desseins d'un être doué d'intention qui produit librement les moyens de ses fins. Bien que la téléologie soit exclue de la science contemporaine, on ne doit certainement pas l'écarter *a priori*. Du point de vue formel, la possibilité de principes de changement au cours du temps qui tendent vers certains types de résultats est cohérente dans un monde où les lois non téléologiques ne sont pas totalement déterministes. Cependant, si la téléologie doit faire partie d'un ordre naturel révisé, il est essentiel que ses lois soient vraiment universelles et pas seulement la description d'un processus unique orienté vers un but précis. Étant donné que nous ne connaissons qu'un seul exemple d'apparition et d'évolution de la vie, il nous manque une base pour l'assujettir à des lois téléologiques universelles, sauf si l'on constate que les principes téléologiques fonctionnent constamment à des niveaux bien inférieurs. Mais il faudrait qu'il y ait de telles lois pour que la téléologie explique vraiment quoi que ce soit ⁷⁹. »

En plus, ce type de téléologie s'associe à la conception de *la valeur* des fins présumées des processus aboutissant à l'émergence d'organismes vivants et, qui plus est, conscients et rationnels. Il faudrait croire que les résultats de tels processus

« (...) valent quelque chose, pour que l'existence des principes téléologiques particuliers ne soit pas arbitraire(...) L'idée de téléologie implique que le résultat vers lequel les choses tendent ait une certaine valeur, même si la téléologie est séparée de l'intention, et même si le résultat n'est pas le but visé par un agent⁸⁰. »

C'est évident que la référence à la réalisation des valeurs a une signification particulière pour l'interprétation des causes finales qui nous intéressent, conçues comme des universaux à instancier ou des formes à actualiser. Ce qui est important de comprendre dans le schéma proposé, et qui serait effectivement choquant pour la plupart des philosophes naturalistes de notre temps, est le fait que l'évolution de la vie pourrait s'expliquer par l'existence de la valeur et non l'inverse :

« Pour l'explication téléologique, l'existence de la valeur n'est pas un accident, car cela fait partie de l'explication de la raison pour laquelle quelque chose comme la vie existe avec toutes ses possibilités de développement et de variation. Bref, la valeur n'est pas un simple effet secondaire accidentel de la vie, ou, plutôt, la vie existe parce qu'elle est une condition nécessaire de la valeur(...) même si la sélection naturelle détermine en partie les détails des formes de vie et de conscience qui existent et des relations qu'elles entretiennent, l'existence du matériel génétique et les formes qu'il rend possibles pour la sélection, doit être expliquée d'une autre manière. Pour l'hypothèse téléologique, ces choses peuvent être déterminées non seulement par une chimie et une physique dénuées de valeur, mais aussi par autre chose, à savoir une prédisposition cosmique à la formation de la vie, de la conscience et de la valeur qui

⁷⁹ *Ibid.* p. 55-6.

⁸⁰ *Ibid.* p. 56, 80.

en est inséparable.⁸¹ »

« (...) ce qui explique l'apparition de la vie est en partie le fait que la vie est une condition nécessaire de l'instanciation de la valeur, et, en fin de compte, de sa reconnaissance⁸². »

« Selon l'hypothèse de la téléologie naturelle, le monde naturel aurait une propension à donner naissance à des genres d'êtres pour lesquels il existe un bien – des êtres pour lesquels les choses peuvent être bonnes ou mauvaises. Ce sont toutes les formes de vie actuelles et possibles. Elles sont apparues au cours du processus historique de l'évolution, mais l'existence de ce processus et des possibilités sur lesquelles la sélection naturelle opère s'expliqueraient pour une part par le fait qu'elles introduisent de la valeur dans le monde, sous des formes très variées⁸³. »

La problématique métaéthique va donc dominer le projet anti-réductionniste de Nagel, et il n'y a pas lieu de s'étonner que, encore une fois, son dernier chapitre soit consacré à la valeur et revient ainsi à la question du réalisme normatif et – du coup – moral. En effet, l'interprétation du réalisme moral et de sa défense *via* le fonctionnement de la raison pratique, qui nous révèle des vérités évaluatives particulières et surtout générales, sous-tend l'élaboration de la conception métaphysique d'ensemble s'opposant au naturalisme réductionniste et scientiste.

L'hypothèse de la prédisposition cosmique à l'émergence de la valeur qu'il propose nous autorise à décrire l'univers comme possédant intrinsèquement une dynamique de développement qui ressemble à un processus « d'éveil progressif »⁸⁴ ou de maturation.

« La valeur fait son entrée dans le monde avec la vie, et la capacité à la reconnaître et à être influencé par elle dans toute son ampleur apparaît avec des formes supérieures de vie⁸⁵. »

Au début, les choses nous semblent plutôt simples, puisque, au niveau le plus élémentaire de la reconnaissance du bien et du mal pour un organisme, la valeur s'identifie avec les expériences du plaisir et de la douleur, de façon que les positions des subjectivistes et des réalistes convergent. Cependant, au fur et à mesure que les organismes et leur conscience évoluent, la situation devient de plus en plus complexe et nous permet de comprendre le

⁸¹ *Ibid.* p. 101. On pourrait ainsi reconnaître la priorité ontologique de la valeur en état potentiel qui tend vers sa réalisation dans le monde naturel. Ici, Nagel mentionne le philosophe canadien John Leslie qui soutient que la valeur puisse expliquer l'existence (p.56 n.38). Cf. aussi T. Mulgan, *Purpose in the Universe. The Moral and Metaphysical Case for Ananthropic Purposivism*, Oxford and New York, OUP, 2015.

⁸² *Ibid.* p. 99. C'est moi qui souligne.

⁸³ *Ibid.* p. 100.

⁸⁴ *Ibid.* p. 96 : « Chacune de nos vies est une partie du long processus d'éveil graduel de l'univers qui prend conscience de lui-même ».

⁸⁵ *Ibid.* p. 99.

conflit des interprétations du statut de la valeur par rapport au sujet de l'expérience.

Nagel écrit :

« L'opposition entre le subjectivisme et le réalisme à l'égard de la dépendance de la vérité vis-à-vis de nos réponses ne s'applique pas à la valeur dans son ensemble. En particulier, les réalistes peuvent être d'accord avec les subjectivistes sur le fait qu'on ne peut pas séparer la valeur des expériences fondamentales, par exemple celles de plaisir et de douleur, de nos réponses naturelles d'attrance et de rejet à leur égard. Dans ces cas-là, pour le réaliste, ce qui apparaît et la réalité coïncident. (...) C'est seulement lorsque nous passons à l'évaluation d'expériences absentes (celles qui auront lieu dans le futur ou celles d'autrui), ou à des jugements sur la manière de traiter des possibilités qui impliquent des expériences multiples (avec éventuellement des conflits de valeurs), ou encore à des jugements sur la valeur de choses différentes de l'expérience, que le réalisme et le subjectivisme donnent des explications à l'évidence divergentes. Pour la position subjectiviste, la bonne réponse dépend de nos attitudes et de nos dispositions ; pour la position réaliste nos jugements tentent d'identifier la bonne réponse et de mettre nos attitudes en accord avec elle, que la question porte sur la douleur ou sur autre chose⁸⁶. »

« (...) En partant de la compréhension des désirs et des aversions innés considérés comme impressions immédiates de la valeur – de ce qui est bon ou mauvais pour nous-mêmes et nos semblables – la découverte d'un domaine normatif plus large, régi par des principes, ou le domaine de la raison pratique dans lequel ces valeurs immédiatement apparentes ont leur place peut à nouveau se prolonger par l'aptitude à généraliser et la disposition à éviter l'incohérence(...) La généralisation conduirait à la reconnaissance de la valeur dans d'éventuelles expériences à venir, dans les moyens pour les atteindre et dans la vie d'êtres différents de nous. Ces valeurs ne sont pas des propriétés supplémentaires du bien ou du mal mais seulement des vérités comme celles-ci : si une de mes actions doit faire souffrir autrui, c'est une raison pour ne pas la faire⁸⁷. »

Quoi qu'il en soit, il ne faudrait pas aspirer à une réduction de toutes les valeurs à une seule qui en constituerait la base. Nagel adopte une forme de réalisme des valeurs pluraliste qui va à l'encontre des théories axiologiques monistes, comme l'*hédonisme*, associé surtout à des approches empiristes et purement naturalistes :

« Ce serait une erreur d'essayer de trouver un dénominateur commun comme le plaisir et la douleur pour regrouper dans une conception réaliste unique les différentes valeurs qui sont générées par toutes les formes actuelles de vie, sans parler de celles que l'on peut imaginer. En revanche, il faut considérer que *la valeur est plurielle* : le domaine de la valeur réelle, si tant est que cette chose existe, est aussi riche et complexe que la diversité des formes de vie, ou du moins de vie consciente. De même que nous ne parvenons qu'obscurément à comprendre de l'intérieur la plupart de ces vies, de même la valeur qu'elles génèrent, positive et négative, dépasse

⁸⁶ *Ibid.* p.81-2.

⁸⁷ *Ibid.* p. 64.

de beaucoup notre capacité d'évaluation⁸⁸. »

Ce qu'il importe ici de respecter, selon l'épistémologie nagélienne, sont nos intuitions préthéoriques, plus ou moins ordinaires, concernant la complexité du réel. Quoique l'on puisse apprécier les ambitions unificatrices des naturalistes contemporains,⁸⁹ qui insistent sur l'emploi de principes communs pour la compréhension du monde, sans préjugés anthropocentriques, l'idée régulatrice de la perspective du point de vue de nulle part qu'ils partagent avec Nagel ne devrait pas nous mener à un appauvrissement excessif de notre conception du monde. Il faudrait donc résister à l'élimination ou à la réduction de ses aspects multiples, tels que les valeurs intrinsèques que découvre la raison.

« Notre accès direct à la valeur vient de la vie humaine, de la vie d'un type d'organisme très particulier dans la culture spécifique qu'il a créé. Le monde humain, ou n'importe quelle vie humaine individuelle, est potentiellement, et souvent effectivement, le lieu de richesses incroyables – beauté, amour, plaisir, savoir et joie simple d'exister et d'être au monde. C'est aussi potentiellement et souvent effectivement le lieu d'une misère affreuse, mais dans les deux cas la valeur, quelque spécifique qu'elle soit à notre forme de vie, semble être incontestablement réelle. Notre réceptivité à nombre de ces biens et de ces maux a un rôle vital dans notre survie et notre valeur sélective – le plaisir sexuel, la douleur physique, les affres de la faim et de la soif et la satiété – mais ces biens et ces maux *sont également bons et mauvais en eux-mêmes*, et nous sommes capables de reconnaître et d'évaluer ces valeurs. Au départ, nous les reconnaissons dans nos vies mais cela ne peut pas s'arrêter là ⁹⁰. »

De même, bien que le subjectivisme en métaéthique⁹¹ ne soit pas incohérent ou inintelligible et que l'on doive reconnaître la plausibilité apparente des positions humiennes concernant le rôle présumé des désirs et des attitudes comme source déterminante des raisons, l'objectivisme rationaliste l'emporte et nous incite à résister aux aspects antiréalistes et réductionnistes.

⁸⁸ *Ibid.* p. 98. C'est moi qui souligne.

⁸⁹ Ce naturalisme se présente comme une doctrine méthodologique qui prêche l'adoption des méthodes des sciences naturelles pour l'étude de tout domaine de la réalité, mais aussi métaphysique, dans la mesure où il refuse la légitimité ontologique de toute entité ou propriété qui ne soit pas fondée sur les objets de ces sciences. Il y a bien sûr plusieurs conceptions des relations entre les niveaux de la réalité objective accessibles à la pensée humaine qui ne se limitent pas à la réduction et à la dépendance causale. Sur ces questions, et sur des versions de naturalisme plus larges et souples, voir Virvidakis, *La robustesse du bien*, *op.cit.* p. 135- 6, 195-7.

⁹⁰ *EC*, p. 98-9. C'est moi qui souligne.

⁹¹ Nagel reconnaît la distinction technique entre le subjectivisme, au sens strict, qui accepte l'attribution des valeurs de vérité à des énoncés décrivant des états mentaux subjectifs et l'émotivisme qui la nie, puisqu'il interprète ces énoncés comme de simples expressions de désirs, d'attitudes affectives et de dispositions motivationnelles, mais il pense que cette distinction n'a pas d'importance pour sa défense du réalisme et sa critique de toute forme de métaéthique d'allure subjectiviste (*EC*, p. 81). Il discute ce qu'il considère comme les formes les plus plausibles du subjectivisme, reposant «sur une variante de la théorie des passions de Hume», mais il les rejette en entier. (*Ibid.*)

C'est sur ce point que Nagel, confronté par ses adversaires matérialistes propose une inversion dialectique de leur raisonnement, tout en admettant sa validité. Le *modus ponens* des philosophes comme Sharon Street, qui insistent sur l'inefficacité des arguments en faveur d'un réalisme moral non naturaliste, constitue pour lui l'occasion d'un *modus tollens*, tant il est enclin à considérer comme *incrédible* leur prémisse de base, à savoir la justesse et la suffisance de l'hypothèse évolutionniste. Il écrit :

« Je ne fais que retourner un argument courant pour remettre en cause les prémisses. Le matérialisme requiert le réductionnisme, donc l'échec du réductionnisme requiert une alternative au matérialisme. Mon but n'est pas tant de discuter le réductionnisme que d'examiner les conséquences de son rejet, de présenter le problème plutôt que d'apporter une solution. Le naturalisme matérialiste conduit à des prétentions réductionnistes parce qu'il semble inacceptable de nier la réalité de toutes les choses familières qui ne sont pas de prime abord physiques. Mais s'il n'y a pas de réduction plausible et si le rejet de la réalité du mental continue à être inacceptable, cela laisse penser que la prémisse initiale, le naturalisme matérialiste, est faux et pas seulement de manière marginale. Il est possible que l'ordre naturel ne soit pas exclusivement physique, ou il se peut, dans le pire des cas, qu'il n'y ait pas d'ordre naturel global dans lequel toutes choses se tiendraient ensemble, mais seulement des formes de connaissance sans lien. Mais quoi qu'il en soit, nous devons partir d'une conception plus large de ce qu'il faut connaître pour comprendre le monde de la nature⁹². »

Néanmoins, le débat est loin d'être tranché. Comme il l'avait suggéré à plusieurs reprises, afin de pouvoir défendre les thèses réalistes de façon efficace, on doit se situer au niveau de la philosophie morale substantielle et essayer d'apprécier les résultats positifs éventuels des théories normatives qui s'y développent :

« Il n'existe pas d'expérience cruciale qui puisse établir ou réfuter le réalisme de la valeur. Un motif de rejet, du type de celui dont se sert Hume, n'est qu'une pétition de principe. En effet, si l'on suppose que les vérités morales objectives n'existent que si elles ressemblent aux autres genres de faits – physiques, psychologiques ou logiques –, alors il est évident qu'il n'y en a aucune. Mais l'échec de cet argument ne prouve pas qu'il y a des vérités morales objectives. Un soutien incontestable du réalisme ne peut venir que de la fécondité de la pensée évaluative et morale dans la production de résultats, y compris les corrections de croyances largement partagées précédemment et le développement de méthodes et d'arguments nouveaux et améliorés au fil du temps. L'interprétation réaliste de ce que nous faisons quand nous pensons à ces choses ne peut être convaincante que si elle est meilleure que l'explication sociale-constructiviste ou subjectiviste. Et comme dans n'importe quel autre domaine, que ce soit en mathématiques, en science, en histoire ou en esthétique, ce sera toujours une question de comparaison et une affaire de jugement⁹³. »

⁹² *Ibid.* p. 15. Voir aussi plus bas p. 93 et note 102.

⁹³ *Ibid.* p. 86.

En ce qui concerne l'espèce du réalisme qu'il veut défendre, il nous rappelle les positions que nous avons déjà fait remarquer dans les premières formulations du *Point de vue de nulle part*, où il expliquait que le rejet du subjectivisme et du réductionnisme n'entraînait pas l'adoption d'une ontologie d'entités ou propriétés additionnelles. Comme le réaffirme Nagel,

« (...) dans la conception du réalisme moral et évaluatif qui est la mienne, les réalistes ne remplacent pas la réponse psychologique à la question posée des subjectivistes par une réponse différente. Le réalisme n'est pas une théorie métaphysique du fondement de la vérité évaluative et morale. C'est une position métaphysique seulement au sens négatif qu'il nie que toute vérité fondamentale est soit naturelle soit mathématique. Le réalisme est métaphysique seulement si le refus d'une position métaphysique comme le naturalisme est considéré comme une position métaphysique. Cependant le réalisme de la valeur ne soutient pas que les jugements de valeur sont rendus vrais ou faux, par quelque chose d'autre de naturel ou de surnaturel⁹⁴. »

« (...) Le débat entre le réalisme et le subjectivisme *ne concerne pas les contenus de l'univers*. C'est un débat qui porte sur l'ordre de l'explication normative. Les réalistes croient que les jugements moraux et autres jugements évaluatifs peuvent souvent s'expliquer par des vérités évaluatives plus générales ou fondamentales, en lien avec les faits qui les mettent en jeu (...) Cependant, ils ne croient pas que l'élément évaluatif dans un tel jugement puisse s'expliquer par quoi que ce soit d'autre⁹⁵. »

« (...) Mais bien que le réalisme n'ajoute rien au catalogue des entités ou des propriétés dont un subjectiviste pense qu'elles existent dans le monde, il soutient que certaines vérités dont les subjectivistes pensent qu'elles doivent être fondées sur quelque chose d'autre, n'ont pas à l'être mais sont juste vraies par elles-mêmes⁹⁶. »

C'est par l'emploi de notre raison pratique que nous pouvons connaître la vérité et la fausseté des jugements concernant la valeur indépendante des états de choses ou actions :

« (...) Le subjectivisme considère que nos jugements de valeur sont un développement et un produit de nos dispositions motivationnelles naturelles rendus possibles par nos aptitudes rationnelles et linguistiques, rien de plus. Le réalisme les interprète comme le résultat d'un processus de découverte, qui part des premières manifestations de la valeur, qui sont comparables aux croyances perceptuelles et se dirigent (espérons-le) vers une meilleure compréhension de la manière dont nous devrions vivre. Si le réalisme est vrai, la raison pratique est en ce sens l'une de nos facultés cognitives⁹⁷. »

⁹⁴ *Ibid.* p. 82-3.

⁹⁵ *Ibid.* p. 84, 72. C'est moi qui souligne.

⁹⁶ *Ibid.* p. 85.

⁹⁷ *Ibid.* p. 95. Cf. *PVNP*, p. 168 : « (...) la raison est une faculté irréductible de cette sorte d'esprit conscient pleinement accompli qui existe chez les animaux supérieurs ».

Il ne serait pas erroné de parler d'un « sens moral », pourvu qu'on le conçoive comme un pouvoir rationnel de notre esprit, capable de *détecter* et pas de *projeter* ou de *construire* des faits constituant des raisons d'agir, comme le pensent les subjectivistes :

« Notre sens moral est une faculté qui vise à identifier, dans le contexte de choix qui est le nôtre, les faits qui plaident pour ou contre certaines solutions, et à découvrir comment ils se combinent afin de déterminer quelle suite d'actions serait la bonne ou quelles autres solutions seraient admissibles ou indiquées et quelles autres seraient éliminées. Les faits qui donnent ces raisons et ces justifications sont seulement les faits courants qui concernent ce qui arriverait si on faisait ceci ou cela, qui en profiterait, qui serait lésé, qui a promis quoi et à qui, etc⁹⁸. »

En effet, la réalité dont il est question comprend les principes rationnels régissant la pensée des sujets capables d'être motivés par des jugements normatifs et évaluatifs, jouant un rôle essentiel dans la pratique de la délibération et de l'action libre :

« L'aspect métaphysique le plus important de la conception réaliste de la raison pratique est que la conscience n'est ni épiphénoménale, ni passive mais qu'elle joue un rôle actif dans le monde. Cela fait partie de l'idée courante que nous avons de nous-mêmes, mais cela ajoute à la simple irréductibilité psychophysique de la conscience expérientielle un aspect supplémentaire qui fait que la forme matérialiste du naturalisme échoue à donner une explication complète de la nature des êtres humains. Que la raison pratique soit émergente ou réductible à une activité du micro-niveau sous quelque forme que ce soit de monisme psychophysique, le réalisme de la valeur requiert que la conscience soit active et écarte l'épiphénoménisme de l'action humaine⁹⁹. »

Ici, il faut rappeler que Nagel n'endosse pas un quiétisme métaphysique global¹⁰⁰. Il défend ouvertement une conception plus ou moins concrète de la présence de l'esprit dans le cosmos et il ne pense pas que l'on puisse « dissoudre » des problèmes traditionnels tels que la liberté de l'action et de la volonté¹⁰¹. Il reconnaît que ses « spéculations téléologiques », qui entraînent un changement radical de notre conception du monde imprégnée par l'idéologie scientifique, ne sont pas tellement convaincantes et pourraient *a fortiori* être rejetées par ceux qui n'acceptent pas ses

⁹⁸ EC, p. 84.

⁹⁹ *Ibid.* p. 95.

¹⁰⁰ Selon Nagel, une telle attitude quiétiste impliquerait qu'« il faudrait abandonner le projet d'une compréhension de soi complètement externe et, au contraire, s'attacher seulement à comprendre de l'intérieur notre point de vue sur le monde ». À part l'attitude anti-métaphysique de Wittgensten, il considère comme quiétiste en ce sens la « métaphysique descriptive » de P.F. Strawson, et, suivant ses analyses de *The Last Word*, il s'opposerait à toute restriction de la spéculation métaphysique du point de vue de nulle part qui s'inspire de la tradition de la philosophie critique de Kant (*ibid.* p. 29-31). Cf. les articles mentionnés plus haut, note 36.

¹⁰¹ Voir la discussion de ces problèmes dans *QM* et *QTCVD*.

arguments en faveur du réalisme moral. En effet, ses positions métaéthiques robustes ont des implications indéniables pour la mise en cause de tout projet philosophique naturaliste exigeant avant tout la parcimonie ontologique :

« Tout cela introduit à la question plus vaste : quelles sont, pour l'ordre naturel, les implications des différentes conceptions de la valeur ? Que je persiste à soutenir que le réalisme de la valeur n'est pas un postulat métaphysique d'entités ou de propriétés supplémentaires pourrait laisser penser que le réalisme n'a pas d'implications pour l'ordre naturel. Cependant, il n'en est rien. Je suis fondamentalement d'accord avec la position de Sharon Street, pour qui le réalisme moral est incompatible avec une explication darwinienne de l'influence de l'évolution sur nos facultés de jugement moral et évaluatif. Street soutient que la science contemporaine est très favorable à une explication darwinienne et elle en conclut que le réalisme moral est faux. Je fais la même inférence mais dans la direction opposée : puisque le réalisme moral est vrai, une explication darwinienne des motifs sous-jacents au jugement moral doit être fausse, en dépit du consensus scientifique en sa faveur.

(...) Puisque nous sommes à l'évidence le produit de l'évolution, et en fin de compte d'un processus cosmique qui a conduit au développement en premier lieu d'organismes unicellulaires et ensuite d'agents conscients avant de produire finalement des êtres intelligents capables de jugements de valeur, il faut élargir la conception de l'ordre naturel qui a rendu possible ce processus. Une conception adéquate du cosmos doit contenir ce qu'il faut pour expliquer comment il peut avoir donné naissance à des êtres capables de penser avec succès ce qui est bon et ce qui est mauvais, le bien et le mal, et de découvrir des vérités morales et évaluatives qui ne dépendent pas de leurs propres croyances. Ceci est comparable aux implications, soutenues précédemment pour l'ordre naturel, de l'existence de la conscience et de la cognition, mais *cela va au-delà*¹⁰². »

Nagel n'entre pas dans tous les détails de la controverse actuelle du réalisme moral. Il se contente d'affirmer ses thèses, cognitivistes et réalistes, en indiquant certains de leurs traits les plus saillants, sans chercher à mettre en lumière leurs points de différenciation et de convergence éventuelle par rapport à d'autres modèles réalistes. Il s'intéresse surtout à souligner l'idée centrale de son opposition à ses adversaires néo-humiens, quelque sophistiqué et subtil que soit leur subjectivisme. Il insiste aussi sur le refus de rechercher des fondements métaphysiques spéciaux pour des vérités évaluatives et

¹⁰² *Ibid.* p. 86-7. C'est moi qui souligne. Sur la superfluité des valeurs objectives du point de vue évolutionniste, voir les arguments de Sharon Street, dans son « A Darwinian Dilemma for Realist Theories of Value », *Philosophical Studies* 126, 2006, p. 109-166. Cf. aussi son « Constructivism about Reasons », in R. Shafer-Landau (dir.), *Oxford Studies in Metaethics*, vol. 1, Oxford et New York, OUP, 2008, p. 207-46 et « Evolution and the Normativity of Epistemic Reasons », *Canadian Journal of Philosophy*, Volume supplémentaire 35, 2011, p. 213-248. Pour la discussion critique de la part de Nagel, voir *EC*, p.26-6, 85-92. Ici, on pourrait lui objecter le fait qu'il n'entre pas dans les détails de ces arguments en se contentant d'en rejeter les prémisses et de « faire la même inférence dans le sens inverse ».

morales objectives, que l'on reconnaît par leur rôle au niveau de l'éthique normative de premier ordre.

Ayant suivi l'évolution de ses positions métaéthiques, il nous reste maintenant d'en dresser un bilan provisoire qui nous aidera à essayer d'évaluer leur force et leur plausibilité. Il importe de nous concentrer sur leurs implications pour la défense d'une conception du monde allant à l'encontre du consensus naturaliste de la plupart des philosophes analytiques contemporains¹⁰³. Une telle tentative d'évaluation pourrait ainsi constituer l'occasion pour une réflexion métaphilosophique d'une ampleur dépassant les considérations purement axiologiques.

4. Les dimensions du réalisme normatif rationaliste et les horizons actuels de la métaéthique. La métaéthique comme partie intégrante de la philosophie première et sa dépendance à l'égard de la philosophie pratique.

Quand on étudie les débats récents en métaéthique analytique on a souvent l'impression d'une sophistication et d'une technicité excessive pouvant être considérées comme les symptômes d'une dégénérescence scolastique. Au contraire, quand on étudie les interventions de Nagel dans ces débats, même si on n'est pas d'accord avec ses arguments, on apprécie le sérieux et la profondeur de sa pensée. C'est ce sérieux et cette profondeur que nous avons voulu mettre en évidence en examinant de près le développement de la problématique qui soutient son réalisme normatif. Nous allons donc revenir aux caractéristiques de sa doctrine avant de procéder à des remarques concernant leur signification. Quoiqu'il soit ici impossible d'entreprendre une comparaison détaillée avec d'autres versions de réalisme rationaliste, nous pourrions indiquer certains parallèles facilitant notre tentative d'évaluation. À ce propos il faut d'abord rappeler les dimensions du modèle élaboré constituant la conception réaliste en

¹⁰³ En effet, les réactions de la part de la communauté des philosophes naturalistes «purs et durs» au plaidoyer pour un renouveau des conceptions téléologiques étaient plutôt négatives et souvent ironiques, dédaigneuses et ouvertement hostiles. En revanche, les penseurs du camp théiste, qui ont salué la parution d' *Esprit et Cosmos* pour sa critique du matérialisme, ont été déçus, parce que Nagel, malgré son respect pour tout tempérament religieux, ne veut pas abandonner son athéisme obstiné. Voir par exemple la critique de John Dupré, in *Notre Dame Philosophical Reviews*, 29/10/2012 [<http://ndpr.nd.edu/news/mind-and-cosmos-why-the-materialist-neo-darwinian-conception-of-nature-is-almost-certainly-false/> - site visité le 23/7/2017]. Pour une critique d'un point de vue théiste, voir Alvin Plantinga, « Why Darwinist Materialism is Wrong » [<http://newrepublic.com/article/110189/-> site visité le 30/7/2017]. Pour un résumé et une tentative d'évaluation de plusieurs critiques du livre de Nagel, voir les « blogspots » du philosophe Thomiste Edward Feser [<http://edwardfeser.blogspot.com/2012/10/nagel-and-his-critics-part-i.html> 1-10/ - site visité le 30/7/2017].

question. Les modes d'articulation de ces dimensions et de leurs relations déterminent la spécificité de chaque position particulière¹⁰⁴.

On devrait commencer par l'appréciation de l'épistémologie *cognitiviste* et *objectiviste*, qui est au centre de la métaéthique nagélienne. Les énoncés moraux sont des jugements vrais ou faux qui font l'objet de notre connaissance. Selon l'analyse proposée, ces jugements peuvent porter sur des faits plus ou moins triviaux, comme une douleur qui représente un mal exigeant à être soigné et éliminé, mais aussi sur des faits beaucoup plus complexes concernant l'application de principes de justice qui sont à découvrir par le raisonnement. On accepterait donc que la connaissance morale à acquérir comporte des aspects élémentaires, accessibles facilement à tous, mais aussi des vérités qui ne sont pas du tout évidentes et ne puissent pas être appréhendées sans l'usage de la pensée développée. On dirait ainsi qu'on peut se fier à des intuitions directes de ce qui est bon ou mauvais, mais qu'on doit aussi apprendre à réfléchir sur les premières données de l'expérience et du sens commun et à employer la raison pratique capable de nous révéler des principes généraux et des conclusions d'arguments basés sur ces principes.

Nagel évite autant que possible l'emploi des termes tels que *intuition* et *intuitionnisme* et ne se réfère pas explicitement à G. E. Moore, D. Ross ou H. A. Prichard. Cependant, c'est à cette tradition qu'il semble renvoyer, surtout lorsqu'il insiste sur le caractère irréductible de la normativité détectée dans l'expérience ordinaire du bien et du mal, ou dans la découverte de ce qui est moralement juste ou erroné, et se présente sous la forme de raisons d'agir¹⁰⁵. Comme on l'a vu, la capacité de saisir des contenus expérientiels évaluatifs et normatifs n'a, selon lui, rien de mystérieux, mais ne s'explique pas pour autant par des dispositions ou attitudes psychologiques. Elle se complète par le passage à un niveau de réflexion plus élevé où nous conduit notre raisonnement. C'est ainsi qu'il arrive à l'idée que nous devons considérer la raison pratique comme « une de nos facultés cognitives »¹⁰⁶.

On a donc affaire au modèle rationaliste d'une forme de cognition *a priori*, capable d'assurer l'accès direct à des vérités concernant ce que nous devrions faire et vouloir. Par

¹⁰⁴ Nous nous référons ici aux définitions et aux points de repère de la doctrine générale du réalisme moral que nous avons mentionnés plus haut (section 2).

¹⁰⁵ En effet, c'est justement au *sophisme naturaliste* de Moore, consistant dans tout effort de définir le bien en faisant appel à quelque chose d'autre, que l'on pense, quand on lit que «le réalisme de la valeur ne soutient pas que les jugements de valeur sont rendus vrais ou faux, *par quelque chose d'autre de naturel ou de surnaturel*» (EC, p. 83 – Voir plus haut p. 91 et note 94). C'est moi qui souligne.

¹⁰⁶ Voir plus haut, p. 91 et note 97.

contre, le recours à la perception sensible semble offrir seulement une connaissance indirecte des vérités concernant le monde extérieur, établies par le biais de relations causales entre l'esprit et la réalité des objets et de leurs propriétés¹⁰⁷. En plus, comme nous l'avons remarqué, depuis les discussions sur la motivation morale dans *The Possibility of Altruism*, pour la conception *internaliste* du cognitivisme adopté par Nagel, ces vérités sont en mesure d'engager la volonté directement sans l'intermédiaire des désirs pré-existants. Dans le cas des raisons normatives de validité objective, ce sont les croyances qui engendrent des désirs capables de pousser à l'action et non pas l'inverse.

Comme nous l'avons souligné, un des aspects les plus originaux de l'approche de *Point de vue de nulle part* consiste dans le rejet de toute ontologie de faits moraux ou d'entités et propriétés morales, survenant sur une base naturelle ou psychologique, qui seraient des objets *sui generis* d'une intuition spéciale ou du raisonnement pratique. On fut appelé à discerner simplement « une série d'étapes possibles dans le développement de la motivation de l'homme, qui amélioreraient la manière que nous avons de mener notre vie »¹⁰⁸. Ce refus d'une interprétation ontologique de la dimension normative et évaluative, aussi bien que la conviction que dans ce domaine la vérité ne puisse pas transcender entièrement notre capacité de la saisir, nous a permis de qualifier le réalisme moral nagélien de « modéré ».

Ce n'est donc pas par hasard que Nagel ne distingue pas clairement entre les *raisons d'agir* et les *valeurs* qui se révèlent par l'appréhension de ces raisons. Les deux termes sont souvent utilisés de façon interchangeable, quoiqu'ils semblent se référer respectivement, à des concepts complémentaires, de caractère épistémologique et ontologique. Les raisons seraient alors la *ratio cognoscendi* des valeurs et les valeurs la *ratio essendi* des raisons. On pourrait attribuer cette ambiguïté qu'on retrouve jusqu'aux analyses d'*Esprit et Cosmos*, où la notion de valeur joue un rôle prépondérant dans son argumentation contre le naturalisme réductionniste, à sa réticence à l'égard de toute *métaphysique substantielle* de raisons et de valeurs.

Néanmoins, l'affirmation que le réalisme ne s'associe pas à quelque théorie concernant le « fondement de la vérité évaluative et morale », et se présente comme une position métaphysique « au sens négatif niant que toute vérité fondamentale est soit naturelle soit mathématique », implique un contraste entre des positions métaphysiques

¹⁰⁷ Voir *LW*, p. 108, *PVNP*, p. 167-8, *EC*, p. 68.

¹⁰⁸ Voir plus haut, p. 71 et note 30.

(douteuses), telles que le naturalisme, et des conceptions concernant les composantes de la réalité (supposément correctes et évidentes) accessibles au sens commun et à la raison. Ces conceptions n'acquièrent alors le statut de positions métaphysiques que si elles sont invoquées pour réfuter ou rectifier les théories erronées¹⁰⁹. Or, on détecte une tension entre ce traitement déflationniste des thèses réalistes en métaéthique et l'attitude critique de Nagel à l'égard du quiétisme philosophique¹¹⁰. En effet, son projet ambitieux visant à rendre compte, autant que possible, de la réalité dans son ensemble, conçue *sub specie aeternitatis* ou du point de vue de nulle part, est foncièrement métaphysique.

La plupart de ses ouvrages jusqu'à *Esprit et Cosmos* sont indéniablement pleins d'assertions que Nagel lui-même qualifierait de métaphysiques. On a remarqué que ces assertions portent sur le monde et ses dimensions ontologiques, ainsi que sur la réalité de ses composantes subjectives; elles thématisent la pertinence des points de vue personnel et impersonnel, ainsi que le moi avec ses aspirations à l'auto-transcendance et son orientation vers le point de vue de nulle part; elles mettent en évidence la liberté de la volonté et le pouvoir de la raison de déterminer la motivation suivant le développement de la conscience; elles décrivent enfin même « l'éveil graduel de l'univers ». On ne voit donc pas pourquoi des positions sur les raisons d'agir (neutres et relatives par rapport à l'agent) aussi bien que les valeurs, qui font partie intégrante de la réalité dynamique ouverte à l'esprit, ne mériteraient pas que négativement l'attribut de métaphysiques.

En tout cas, le réalisme en métaéthique se présente pour Nagel comme la position par défaut que nous sommes appelés à défendre contre des défis sceptiques, subjectivistes et réductionnistes. Quand il insiste qu'il n'a besoin d'aucun fondement métaphysique pour des vérités éthiques qui lui paraissent évidentes, ou établies par le raisonnement, il croit qu'il peut refuser la charge de la preuve. Selon son approche, c'est à ses adversaires qu'incombe la tâche de montrer pourquoi nous devrions adopter *leurs* positions fondées sur une métaphysique douteuse, susceptible de miner les convictions assurées par le sens commun et la raison pratique.

Cependant, son réalisme des valeurs s'avère aussi essentiel pour l'élaboration des prémisses de son attaque contre le naturalisme matérialiste. Il soutient, on l'a déjà vu, des « spéculations téléologiques » assez éloignées des doctrines scientifiques contemporaines. Même si Nagel n'invoque pas explicitement une ontologie mystérieuse

¹⁰⁹ Voir plus haut, p. 91 et note 94.

¹¹⁰ Voir plus haut, p. 92 et note 100.

non naturaliste, son retour à des positions remontant à Platon et Aristote, qui peuvent conduire à un panenthéisme ou panpsychisme spinoziste, ou finalement à une forme d'idéalisme objectif, de type schellingien ou hégélien, n'est pas facile à réconcilier avec des conceptions du monde relevant du sens commun¹¹¹. Tout ceci est de la métaphysique !

Quoi qu'il en soit, l'auteur d'*Esprit et Cosmos* est conscient du fait que la défense de l'objectivité des vérités *morales* n'est pas aussi facile que celle du pouvoir des principes logiques et épistémiques régissant notre pensée en général, la construction de nos théories scientifiques et la délibération qui guide nos actions les plus élémentaires. Les théories anti-réalistes ne sont pas forcément contradictoires et il faut toujours être prêt à s'engager au travail philosophique qui pourrait montrer leurs défauts et leurs faiblesses. Par ailleurs, nous pouvons espérer que grâce à une argumentation patiente nous découvrirons des raisons convaincantes, des justifications permettant de mieux étayer nos croyances pré-réflexives, qui, selon lui, sont des indices de réalisme.

« La conviction intuitive qu'un domaine particulier, comme le monde physique, les mathématiques, la morale ou l'esthétique, est un domaine dans lequel nos jugements sont des tentatives de réponses à une sorte de vérité indépendante d'eux, peut être impossible à confirmer de manière décisive. Pourtant, elle peut malgré tout être très solide et non dénuée de justifications¹¹². »

Quand on s'arrête à certaines affirmations isolées de Nagel, on a l'impression qu'il exprime un fondationnalisme plutôt dogmatique, se fiant à des convictions basées en partie sur des données phénoménologiques évaluatives qu'il ne serait jamais persuadé

¹¹¹ Un renouveau de l'intérêt pour la pensée de Hegel peut aussi être attribué à l'oeuvre de John McDowell, combinant une attitude plus ou moins quiétiste, inspirée par Wittgenstein, avec une épistémologie rationaliste qui s'approprie la critique du « mythe du donné » développée par Wilfrid Sellars. Cette revendication alternative de la tradition de l'idéalisme absolu, concentrée sur des questions épistémologiques, est toutefois plus éloignée de la métaphysique spéculative proprement dite et nous présente un Hegel « apprivoisé ». Voir J. McDowell, *L'esprit et le monde*, trad. C. Alsaleh, Paris, Vrin, 2007, et pour une interprétation soulignant l'importance des aspects quiétistes de l'approche mcdowellienne, cf. S. Virvidakis, « On McDowell's Conception of the Transcendental », *Teorema* XXV/1, 2006, p. 35-58 et « The Allure of Hegelian Quietism », *Teorema* XXIX/3, 2010, p. 163-174 (compte rendu du livre de McDowell, *Having the World in View: Essays on Kant, Hegel and Sellars*). Ici, on peut faire remarquer les affinités du platonisme naturalisé de McDowell, qui s'oppose directement au matérialisme réductionniste, et permet la défense d'une forme de réalisme moral modéré, avec les positions de Nagel, quoique l'adoption de ce platonisme assoupli n'entraîne pas une attaque ouverte contre la théorie de l'évolution. Nagel partage la conviction de McDowell que « l'espace des raisons », selon la formulation de Sellars ne peut pas être naturalisé. (Il emploie l'expression dans *EC*, p.70). Cependant, McDowell, qui accepte des notions aristotéliennes et même l'idée d'une *seconde nature*, ne semble pas prêt à reconnaître des structures téléologiques dans l'ordre de la première nature et dans l'« ameublement » de l'Univers. On peut également détecter des parallèles entre la conception élaborée par Nagel et le néo-aristotélisme de Philippa Foot et de Michael Thomson, qui n'est pas compatible avec l'évolutionnisme. Voir P. Foot, *Le bien naturel*, trad. J. Jackson et J-M. Tétaz, Genève, Labor et Fides, 2014 et M. Thomson, *Life and Action*, Cambridge MA, Harvard University Press, 2012.

¹¹² *EC*, p. 85.

d'abandonner ou de modifier. Néanmoins, malgré les éléments intuitionnistes que nous avons déjà repérés et qui font penser à Moore, sa méthode est jusqu'à un certain point plus proche d'une forme de cohérentisme qui renvoie à l'approche rawlsienne de l'équilibre réfléchi¹¹³. Il s'agit d'un processus long et ardu, qui comporte l'exploration, la mise en rapport et l'étude comparée de principes théoriques généraux, d'images du monde, d'intuitions particulières, de jugements bien pesés et de leurs implications à tous les niveaux, articulées ensuite en arguments et contre-arguments, jusqu'au moment où l'on croit qu'on a atteint un point d'équilibre adéquat –quelque provisoire qu'il puisse s'avérer.

« La philosophie doit procéder de façon comparative. Ce que nous pouvons faire de mieux est de développer différentes conceptions rivales de la manière la plus complète et la plus soignée possible pour voir comment elles entrent en compétition. C'est une manière de progresser plus crédible qu'une preuve ou qu'une réfutation définitive¹¹⁴. »

Pourtant, même quand il s'agit de ses prises de position les plus provocatrices, dans sa confrontation avec le naturalisme matérialiste, il admet qu'il peut se tromper : Son rationalisme n'empêche pas la profession d'une forme de fallibilisme¹¹⁵.

Ceci dit, on constate qu'il ne semble pas toujours ouvert à toutes les possibilités auxquelles il fait allusion. Par exemple, il aurait pu prêter un peu plus d'attention aux modèles alternatifs du réalisme moral naturaliste, élaborés par des philosophes qui, jusqu'à un certain point, sont ses alliés, et aux problèmes sémantiques concernant la vérité dans le domaine de l'éthique¹¹⁶. Il aurait également pu se concentrer sur l'examen de la différenciation entre le réalisme normatif et évaluatif au sens large et le réalisme moral proprement dit, comme le font des philosophes comme David Enoch et Thomas Scanlon¹¹⁷. En plus, on doit avouer que son rejet de l'hypothèse théiste, apparemment

¹¹³ Voir plus haut, p. 69 et note 21.

¹¹⁴ *EC*, p. 104. Voir aussi plus haut, p. 90 et note 93.

¹¹⁵ Voir les conclusions de ses ouvrages, et surtout de *Point de vue de nulle part* et d' *Esprit et Cosmos*. En effet, on peut se demander si le fallibilisme et l'approche de l'équilibre réfléchi sont vraiment compatibles avec les exigences de son rationalisme et ses convictions basées sur la phénoménologie des données évaluatives.

¹¹⁶ Pour une présentation de la première génération des réalistes moraux s'inscrivant dans cette tradition naturaliste et plus ou moins empiriste, voir Virvidakis, *La robustesse du bien*, *op.cit.*, chap. 3 (et pour leurs successeurs, l'appendice de Virvidakis, *Η υφή της ηθικής πραγματικότητας*, *op.cit.*). En ce qui concerne une variété caractéristique et plus récente du réalisme moral naturaliste, voir aussi la «Presidential Address» programmatique de David Copp «Explaining Normativity», in *Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association*, vol. 89, November 2015, p. 48-73.

¹¹⁷ Voir Enoch, *op.cit.* et Scanlon, *op.cit.* Cf. aussi R. Wedgwood, *The Nature of Normativity*, Oxford and New York, Clarendon Press, 2007 et T. Cuneo, *The Normative Web. An Argument for Moral Realism*, Oxford and New York, OUP, 2007. Wedgwood, s'intéresse surtout à la normativité en tant que propriété générale des

motivé par son aversion à l'égard des religions monothéistes et surtout de l'idée même de Dieu, n'est pas proprement justifié.

En fait, afin d'essayer de compléter sa théorie réaliste, trouver des réponses à des questions qu'il n'a pas abordées, et corriger certaines erreurs dénoncées par ses critiques, on pourrait se tourner à d'autres variantes actuelles du réalisme rationaliste. Une telle entreprise établirait des analogies et des parallèles et aboutirait à des tentatives de synthèse, impliquant au moins les oeuvres de certains réalistes moraux de la génération de Nagel et partageant les mêmes principes de base. Ce groupe de philosophes, comprend Ronald Dworkin, Derek Parfit et Thomas Scanlon. Chez Dworkin, il importerait d'explorer l'idée d'unité du champ des valeurs et de prêter attention à son perfectionnisme, aussi bien qu'à la fonction métaéthique de son tempérament religieux, manifesté surtout dans son opuscule posthume sur la possibilité d'une « religion sans Dieu »¹¹⁸. Dans le traité de Parfit sur les « choses qui ont de l'importance » (*On What Matters*), c'est-à-dire les « raisons, les valeurs et la moralité », on chercherait des arguments supplémentaires pour la défense du cognitivisme rationaliste normatif, « non métaphysique et non naturaliste »¹¹⁹, mais également pour la mise en lumière de la convergence éventuelle des théories normatives les plus importantes qui vont de pair avec des positions réalistes. Finalement, le « fondamentalisme des raisons » de Scanlon fournirait des détails sur la notion de raison d'agir, et pourrait aussi suggérer la possibilité d'une attitude philosophique irénique, permettant un rapprochement avec le naturalisme, qui serait probablement écarté par l'auteur d'*Esprit et Cosmos*¹²⁰.

En tout cas, j'espère que cet aperçu de l'évolution des thèses de Nagel nous a permis d'apprécier la spécificité, l'originalité et la portée de sa conception métaéthique. Pour

contenus mentaux, liée à leur intentionalité. D'après sa conception platoniste, « les propriétés normatives et les faits normatifs sont impliqués essentiellement dans toute analyse adéquate de l'esprit et de la causalité caractéristique de ses processus et sont partiellement constitutives de la réalité ». (p. 198)

¹¹⁸ Voir Dworkin, *Justice pour les hérissons*, *op.cit.* et *Religion Without God*, Cambridge MA and London, 2015. Sur les positions de Dworkin, voir aussi S. Virvidakis, « Living Well and Having a Good Life: Interpreting the Distinction », *Philosophical Inquiry* 38/3-4, 2014, p. 69-90 et « Forms and Dimensions of Spirituality », *op.cit.*

¹¹⁹ Voir Parfit, *On What Matters*, *op.cit.*, p. 486-7 et les deux autres volumes de cet ouvrage, qui constitue un vrai tour de force (2011, 2017).

¹²⁰ Voir Scanlon, *Being Realistic about Reasons*, *op.cit.* ou «être une raison pour» est définie comme une «relation à quatre places, R (p, x, c, a) reliant un fait p, un agent x, un ensemble de conditions c et une action ou attitude a. Cette relation tient seulement si p est une raison pour une personne x dans la situation c de faire ou d'adopter a». (p.31) La «conception-relai» («buck-passing account») de la valeur, développée par Scanlon dans son *What We Owe to Each Other* (Cambridge MA, Harvard University Press, 2000) lui permet d'élaborer une analyse fonctionnelle et pluraliste des valeurs et d'éviter une ontologie fixe et réductrice des propriétés évaluatives. En effet, on pourrait comparer son approche au pluralisme des valeurs de Nagel. Voir plus haut, p. 88 et notes 87-88.

conclure, j'aimerais insister sur quelques aspects de son oeuvre qui pourraient alimenter une discussion philosophique plus générale.

Avant tout, Nagel nous rappelle qu'il faut concevoir l'unité de la raison dans ses dimensions théorique et pratique. Son réalisme reconnaît le caractère normatif et évaluatif de la pensée, qu'elle vise à l'action ou pas. Cependant, les valeurs et les raisons qui les révèlent sont inévitablement liées à la motivation et peuvent affecter le comportement.

La métaéthique n'a donc pas de contenu important si elle ne se réfère pas à l'éthique de premier ordre. Comme Nagel ne cesse pas de le répéter, le réalisme moral serait insoutenable sans une investigation continue concernant des vérités établies par les théories normatives substantielles. C'est donc sur des questions d'éthique formulées à ce niveau que nous devons nous concentrer, plutôt que de nous occuper de conflits abstraits entre théories épistémologiques, sémantiques, métaphysiques et psychologiques. L'entreprise philosophique de Nagel fournit un modèle de cette approche. C'est précisément la fécondité de la pensée éthique qui nous permet d'espérer de trancher les débats métaéthiques.

Cependant, force est de constater que la problématique métaéthique proprement dite est au coeur de la réflexion philosophique de Nagel dans son ensemble. Les explications téléologiques qui, selon ses analyses, sont indispensables dans la compréhension de l'évolution du monde, témoignent d'une dimension normative et évaluative irréductible. L'émergence même de la vie dépend de l'actualisation de la valeur, tandis que le développement de la conscience se présente comme « un instrument de dépassement qui peut appréhender la réalité objective et la valeur objective »¹²¹.

Il ne serait donc pas exagéré de faire remarquer que Nagel nous présente la métaéthique comme constitutive d'une *philosophie première* orientée vers la compréhension de la réalité. En même temps, la dimension normative de cette réalité recèle des raisons d'agir et des valeurs impliquées dans nos formes de vie, sans qu'il y ait besoin d'autre fondement que la reconnaissance de leur objectivité. C'est pourquoi, en fin de compte, la métaéthique ne dépend pas d'analyses conceptuelles et de constructions théoriques, mais fait appel à la raison pratique, au progrès et l'élargissement de la

¹²¹ EC, p. 71.

connaissance morale que celle-ci rend possible et aux incidences réelles de son pouvoir motivationnel.